Parle à mon corps

Vincent Bourseul

L'un·e

L'un·e — Éditions imaginaires
978-2-9576663
Vincent Bourseul
6, passage Sainte Avoie 75003 Paris

Tous droits réservés © — Vincent Bourseul
vincent.bourseul@gmail.com
http://www.vincentbourseul.fr
Prix de vente : libre circulation
ISBN : 978-2-9576663-3-1
Dépôt légal, septembre 2023

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivant du Code pénal.

Parle à mon corps

Marc, homme transsexe et pédé, vit à Paris. Tourmenté par des questions d'actualité, Marc se débat comme iel peut dans les malentendus ambiants à propos de la sexualité, de l'identité, des minorités, de l'amour en ce début de troisième millénaire. D'une rencontre délétère avec Paul, homme cisgenre et gay, iel doit penser et interroger à nouveaux frais le fantasme, le sexe, le désir, la jouissance... pas sans les autres, pas sans l'inconscient, avec l'écriture. De Paris à L'île du Levant.

Aux herbes folles, toujours.

L'auteur 6
Liminaire 7
Roman épicène et scriptique 8
1 — Tristes culs 10
2 — Journal de bord 36
3 — Paul le Pièrre-apôtre 62
4 — Sex-club 86
5 — Lettre à Lalla K. — R. 111
6 — Chez l'analyste 135
7 — La nuit de la Maîtresse 166
8 — Sex-club encore 184
9 — Crucifiés 212
10 — Salut naissant 231

L'auteur

Vincent Bourseul, né en 1976 (46 ans) en Bretagne, vit à Paris depuis la fin des années 1990.

Ancien travailleur social et éducateur de rues en toxicomanie, il pratique la psychanalyse à Paris depuis 2008.

Docteur en psychopathologie clinique et psychanalyse, il enseigne durant quelques années, puis démissionne de l'Université en 2016.

A publié

Le sexe réinventé par le genre, Éditions Érès, 2016.

Du divan au fauteuil, L'un·e, 2021.

Frères d'âmes ou La Communauté dépassée, L'un·e, 2021.

Liminaire

Parce que je suis dépositaire de paroles savantes venues des autres vivant·e·s autour de moi, je dois écrire.

Parce que j'étais dépositaire aliéné des non-dits des autres vivant·e·s autour de moi, j'ai dû parler d'abord.

Parce que j'ai tenté de dire, en parlant, j'ai fini par savoir certaines choses, dont il n'est pas pensable qu'elles ne puissent pas être adressées à autrui, à quiconque, à tout le monde et personne.

Parce que j'ai peut-être deux ou trois choses à soutenir, à transmettre, lorsque je peux me taire pour écouter seulement, et écrire, et moins dire.

Parce qu'il n'y a qu'à tordre la langue, l'étreindre avec amour, pour s'enseigner.

Parce qu'il faut bien tenter, et faire semblant, de fabriquer un premier roman, pour accéder à la possibilité vraie d'en écrire un, un jour.

Voici une trace, sans conclusion.

Roman épicène et scriptique

L'écriture est plus complexe que la littérature, l'inconscient porte ce savoir; la Littérature peut être une simplification de l'écriture. Aussi, la forme du texte accueillant l'Écriture en matière n'est pas celle qui l'en informe. Grâce à quoi la facture de l'écriture se trouve accueillie par le Texte qui la renseigne et l'informe sur la vie.

Il faudra lire en profitant d'abord de la gêne, des lourdeurs, des effets de styles inutiles témoignant du dire initial de Marc, pour explorer les modifications de l'énonciation telles qu'au dire neuf elles paraissent. Ceci racontant, par le narco-texte, les transformations du sujet au-delà des modifications subjectives, de ses choix rendus accessibles et cessibles.

Ainsi s'opposent les écritures telles que repérées sous les noms d'universitaire, d'auto-fiction, de journal, de roman, de libre association des pensées, d'essai, de correspondance épistolaire : toutes témoignant d'un élément, au moins, relatif aux interprétations et constructions repérables chez Marc.

Ainsi, un peu de *la guerre des sexes* s'y laissera voir, un peu des jouissances qui convoquent et se trahissent s'y imposera, un peu de l'ambiguïté de la matière contre la forme, et jusqu'au non choix de style s'y opposera au confort du corps pour les lecteurices. Un texte comme un intermédiaire entre deux rives, sexuelles et littéraires.

1 — Tristes culs

Marc se réveille dans le lit d'un autre, il est allongé auprès d'un garçon endormi, son amant de la nuit. La lumière du jour n'est pas assez forte pour éclairer l'intérieur de la chambre par la fenêtre sans rideau. Seule la lueur de l'aube y pénètre, suspendue entre la nuit pleine et sa fin matinale.

Est-ce la fin de la nuit, s'interroge Marc, qui n'a pas la moindre idée de l'heure qu'il peut être ? Une conséquence de celle passée avec ce garçon qui dort à poings fermés à ses côtés. Il se sent fatigué, à peine sorti du sommeil.

Il pourrait être déjà dix heures du matin ou bien seulement quatre heures. Impossible d'en être sûr sans regarder une montre ou un téléphone. Son corps ne lui donne aucun ressenti assez fiable pour estimer la progression de la pendule. Les autres jours de la semaine, il ouvre les yeux avant son alarme.

Cette fois, c'est différent. Ce matin, il tangue, il est désorienté. Comme une embarcation de fortune chahutée par les vents, entre ivresse et petit coma, restes d'alcool et petite mort. Il referme ses yeux. Il est encore saoul d'alcool, hébété par les effets, après-coups, de la 3-MMC.

Dire que Marc est fatigué, c'est peu dire. Après avoir œuvré, plusieurs heures durant, avec énergie, à la liquidation de la

pulsion, à l'épuisement du désir et à la pétrification du fantasme, il est rincé.

L'autre dort.

Marc doute de sa propre présence. Il lui reste cependant assez de force pour se concentrer sur ce qui va bien, rassembler les morceaux épars de lui-même, et tenter d'éviter les petits gouffres qui jalonnent ces chemins du réveil pareils à toutes les sortes de gueules de bois déjà traversées, pleines de pensées ensablées qui donnent à ces matins la couleur d'un monde sans fin.

Son compagnon de la nuit dort sans bouger, sous le drap de lin et de coton bleu, couché sur son flanc droit, face à Marc. Il est beau, et grand. Sa respiration est discrète, régulière. Sa peau claire est parsemée de grosses taches rousses, sans doute de la tête aux pieds, Marc ne se souvient pas des détails. Il n'est pas tout à fait roux, peut-être blond orangé. Sportif, c'est évident, avec ses muscles denses et fins. Il est bien taillé, en plus d'être très bien monté. Un très beau mec, pense Marc devant ce tableau.

S'il se réveille, il faudra parler. Et avant cela, il faudra remettre le couvert, baiser encore. Ce pourrait être plaisant, sauf qu'en plein jour il faudra parler, après le sexe. Parce qu'il faudra refaire du sexe, pas le choix. Ce qui s'est produit cette nuit les y oblige et les convoque, la parole ne peut pas déjà venir, il lui faut une zone de régulation, un temps de latence, seul capable de remettre en selle ces deux-là, éreintés, mais vivants. Le sexe, une fois de plus,

sera employé, à tort, pour ce qu'il ne sait pas faire : laisser s'établir un rapport entre deux.

C'est tout l'inverse qui se produit toujours. Alors ils feront semblant, comme toujours, comme tout un chacun.

S'attendrir au réveil, devant le spectacle, souvent doux, de l'amant ensommeillé rêvant à ses choses, tandis que l'aimé le contemple avec tendresse, est une de ces récompenses du jour qui vient dont il ne se lasse pas. Toujours délicieux, cet instant du jour naissant est une merveille de naïveté, comme une peinture très colorée.

Même si la chose est une gageure ; car avec le jour naissant, les désinhibitions nocturnes de la fête laissent souvent la place à des petits désagréments, en contrecoups, lorsque chacun doit reprendre possession de ce qu'il était avant l'ouverture de cette parenthèse, plus ou moins enchantée. Les hardiesses de la veille sont souvent chassées par les réserves timides ; les prétentions narcissiques remplacent vite les facilités relationnelles. Sans oublier l'odeur, l'odeur de la nuit, acre au réveil, qui témoigne de la satisfaction atteinte et de la fatigue, qui dit à elle seule, Au revoir.

Quelques bribes de la soirée lui reviennent en mémoire, le rendez-vous fixé en fin de soirée, après un échange de messages, son arrivée chez ce garçon dans le onzième arrondissement de

Paris, la discussion sur le canapé du salon, la visite de la terrasse puis celle de la cuisine, du bureau, de l'entrée et de la chambre à coucher où se fixa la fin de la visite et le début de leurs ébats.

Marc était chez lui, dans le Marais, pour la soirée lorsqu'ils sont entrés en contact avec une application de rencontre, il n'avait pas dîné. Lui était au restaurant, avec des amis, et bien décidé à rentrer chez lui accompagné, lorsqu'il aurait laissé les autres convives partir vers leur destination après le repas. Un samedi soir comme tant d'autres, quand le hasard fait bien les choses, que les envies de tendresse, de sexe et de rencontre dansent sur la même piste.

Une bonne soirée, c'est sûr. Qui oserait dire le contraire ? Ils ne voulaient pas dormir seuls. Ils espéraient, l'un et l'autre, rencontrer un amant pour la nuit. C'est chose faite.

Pas de quoi, cependant, se prosterner religieusement comme devant *L'homme nu assis*, d'Hippolyte Flandrin, peint la tête sur les genoux, courbé sur lui-même devant la mer, entre nostalgie et tendresse illimitées, que tant d'hommes ont collé sur les murs de leur chambre à coucher, après qu'ils aient eu trente-cinq ans. Pas question de succomber outre mesure à la mollesse des sentiments à cet instant, toujours prêts à investir les fonds perdus de l'adhésion amoureuse quand elle prétend, prétentieuse et lisse, réunir ces âmes soi-disant séparées par la vie.

Marc a déjà vécu cette scène tant de fois. Les draps ont toujours la même forme à cette heure-là, celle des corps absorbés par la nuit, que le matin laisse froissés à jamais si nul amour ne vient sauver les impétrants. Il sait les options disponibles. Soit le corps de l'un fait déjà partie de l'autre tel qu'il existe au-dehors de lui-même, et réciproquement, alors le risque amoureux est total, soit l'autre a mis la main sur le corps de l'un tel qu'il est un corps au-dedans de lui-même, et la passion le tuera de s'être laissé prendre sans vouloir savoir ce qu'il avait à donner. Et pour tous les autres cas, non prévus par cette théorie personnelle implacable, ce sont de simples plans cul dont il faut se débarrasser dès que possible, voilà tout. C'est là le tout de la théorie de Marc sur les rapports du sexe et de l'amour, et de leurs conséquences sur la vie des humain·e·s, sur ce que beaucoup nomme la différence des sexes dont il a repensé, à sa manière, une nouvelle théorie pour le siècle à venir.

Plus Marc se réveille, plus il aimerait être déjà rentré chez lui. Comme toujours, il est trop réveillé, il a trop de questions dans la tête. Et puisque cette chambre ne respire ni le risque d'amour ni le sortilège de la passion, alors mieux vaut partir.

Mais les conditions ne sont pas réunies. Pour sortir de ce lit, de cette chambre et quitter, enfin, cet appartement, il faudrait laisser ce garçon dormir, éviter les paroles du lendemain, emporter nul souvenir, oublier tous les gestes, les caresses et les frissons en

passant la porte. Il faudrait surtout être un peu acrobate, car Marc n'est pas du bon côté du lit. Le garçon a pris la place la plus proche de la porte, comme un gardien du sommeil prêt à se défendre contre une agression extérieure. Marc est collé au mur, avec cet immense corps d'athlète endormi devant lui. Il est coincé.

Le bras tendu vers la table de chevet, par-dessus la tête du garçon, pour mettre la main sur sa paire de lunettes, Marc cogne le plateau en marbre. Ses lunettes sont là, la douleur aussi.

Risquant de s'en sortir en passant par le bas du lit, il se déplace petit à petit, comme un ver de terre. Il sort bientôt une jambe, en la glissant sous la couette et cherche le sol avec son pied qu'il pose, sans bruit, sur le parquet verni. Une étape franchie, pense-t-il, vers sa liberté : quand la porte sera close, qu'il aura atteint le bout du couloir, l'ascenseur, le dehors, le métro. Même le métro, un dimanche matin, sous les lueurs blafardes et les regards noirs des voyageurs, le soulagera de la peine qu'il y aurait à s'éterniser dans cette histoire qui n'a pas commencé, qui ne doit pas commencer, qu'il faut finir dès avant qu'elle ne débute. Alors il aura l'opportunité, croit-il, d'oublier le prénom et le pseudo et le numéro de portable de ce mec, enregistrés quelques heures plus tôt, dans une orthographe éthylique, parmi ses Contacts, qu'il laisseraient d'ailleurs s'afficher très longtemps, sans effet, sur son écran de téléphone quand ce garçon l'appellerait, parce qu'il ne répondra pas. Ça, il le sait.

L'autre dort. Marc sait qu'il faut partir, et c'est pour cela qu'il s'est réveillé spontanément, tôt. C'est aussi à cause de son habitude d'avaler son antidépresseur le matin, dès le réveil. Depuis le temps, la Paroxetine fait partie de son ADN. Ça date depuis le jour où il a découvert et éprouvé cet écart structurel, fondamental qui se tient entre les êtres-parlant·e·s. Ce malentendu foncier dressé entre les corps, il le sait exister depuis toujours même s'il ne se souvient pas de son incidence historique. Il a dû adoucir sa chimie personnelle pour tenir debout, quitte à adopter quelques médecines officielles et d'autres plus artisanales en guise de défense où ses habituelles protections psychiques ne le soutiennent pas.

Marc nourrit en lui cette capacité maléfique de renoncer au lien à l'autre par libéralisme : le seul programme politique en vigueur dans cette époque de communication qui fait passer les reflets pour des images, les *tweets* pour des paroles, les *émoticons* pour des émotions, les lettres affichées pour des écritures. Et cela se paie. À l'ombre de ces faux miroirs, lui comme tous les autres n'a déjà plus la moindre assurance du moindre pixel qui faisait autrefois son portrait. Son image est défaite, détricotée. Plus il croit la détenir, plus elle lui échappe. Son allure est défaite. Il s'est déconstruit, l'espace virtuel et numérique l'a atomisé. Le sait-il ? Il n'est pas seul dans ce cas. Plus personne ne paraît savoir qu'à trop voir ils et elles perdent le regard dans ces prémices du *ghosting*.

Le virtuel a un prix, celui de l'image en propre, de l'image propre et des perceptions qui lui sont liées, hélas. Qui peut se supporter, dans tous les sens du terme, sans une image de soi un peu fiable, négociée, mais stable ? Voilà qui s'ajoute et provoque aussi son désarroi, sa confusion mentale récurrente, sa dysphorie.

Marc veut et peut oublier tout cela, en particulier ce qui vient de se passer, l'évacuer de son esprit. Faire que le souvenir de cette soirée ne se constitue ni ne s'imprime où que ce soit. Ni dans le téléphone, ni dans la mémoire, ni dans un regard ou pire, dans un sourire. Il veut croire encore qu'il sait échapper au risque de l'autre quand il se présente, qu'il sait dire ce qui de l'Éros ou qui de Thanatos l'invite à se mettre à l'abri ou prendre des risques quand il le faut, qu'il sait ce qu'il fait lorsqu'il se jette dans les affects ou qu'il renonce, le plus souvent, à tout tourment sentimental.

D'autant que Marc est encore jeune, il n'a que trente-sept ans, la vie le surprendra, sur toutes ces questions, il y aura des changements. Il finira, peut-être, par prendre le risque d'avoir à changer la housse de couette à deux, de remplir le réfrigérateur avec des provisions pour la semaine, à deux. Cela se produira, sans doute, parce qu'il y a chez lui cette sorte d'appel, visible dans ses gesticulations mentales et sociales, qui le conduit, irrémédiablement, vers le point le plus aveugle de son désir : vivre à deux, dont il faudra dire, un jour, combien de personnes cela concerne.

Et s'il allait voir un peu, Marc, de l'autre côté du miroir, comme Alice et son Pays des merveilles ? Peut-être pourrait-il prendre ce risque fou, de conquérir sa liberté d'être enseigné du sujet qui le détient en son cœur inconscient ? Aller voir au-delà du texte apparent ce qui l'invite à faire un pas de plus, à écrire une page de plus ? Peut-être.

Pour le moment, Marc ne veut rien savoir sur le savoir, et encore moins sur le non-savoir, même s'il s'exerce, parfois, à écrire sur la pensée et ses malheurs, sur les tensions du sexe et de l'amour notamment, avec l'espoir d'attraper quelques bouts de sens.

Pour le moment, ce n'est pas son fort, l'écriture, il galère pas mal.

C'est laborieux, court, baroque, ampoulé, mais il a besoin d'écrire. Il râle de ne pas savoir écrire d'emblée parfaitement, comme si cela était possible, imaginairement au moins, et refuse tout autant d'avoir à faire l'effort d'éclairer ses pensées, ses paroles, ses écritures. Ce qui ne l'empêche pas de viser l'énonciation la plus pure possible, s'il peut l'atteindre un jour : la netteté de l'idée articulée au bien dire, quel objectif. Il hésite donc, encore un peu, il attend, comme savent si bien le faire les potentiels, qu'ils soient bas ou hauts c'est du pareil au même, histoire d'être sûr, un jour, qu'il est trop tard pour toujours : à force de, un de ces jours, je vais m'y mettre… Ah, bah, trop tard.

Qui pourra lire ses journaux intimes et ses tentatives d'écritures verra comme cela condamne l'être humain·e d'être à ce

point pris·e dans le langage, et éprouvera, dans sa chair, ce que c'est de modifier, au plus profond de soi, sa manière de tenir debout dans la vie donc ses libertés d'écrire, de dire, de regarder, d'aimer. Car c'est le lot de chacun·e de repérer la nature profonde de ce qu'il a à connaître en son for intérieur. Quitte à se perdre durant ses déambulations intimes, quitte à être désorienté·e. Et à cela, nul ne peut dire que Marc ne joue pas sa part. Il chemine cabossé entre une tentative et une pensée, un renoncement et un souvenir, puis une autre tentative.

Souvent, le texte qu'il écrit le devance de quelques pas sur sa route. Alors ça le renseigne de se relire, sur ce qu'il ne savait pas qu'il savait en un sens. Comme s'il avait à rejoindre son propre texte dès lors que celui-ci devient un écrit. C'est d'ailleurs un phénomène un peu étrange au premier abord, que cette sorte de prémonition de l'écrit sur l'avenir de l'être vivant·e. Non que le destin décidé s'y laisse lire, mais bien mieux la structure du langage telle qu'elle détermine l'être-parlant·e autour de ses chaînes signifiantes, toujours changeantes, toujours renouvelées, toujours éloignées d'elles-mêmes pour laisser se glisser le temps du sens dans cet écart subjectif où l'inconscient se donne à voir, fait rare. L'on s'y reconnaît d'y être dit par le dernier terme de la phrase, toujours. C'est la loi signifiante, c'est une damnation incombant au sens, qui n'allège pas l'être de ses fébrilités intérieures bien qu'elle lui fournisse de quoi vociférer, se plaindre de son sort. À rebours, toujours, le sens s'invite dans le sillage des

lettres et s'oppose à l'autre. Ça donne de quoi gueuler, et c'est une occasion de dire, essayer pour le moins.

Marc le sait. Il ira voir ce qui se cache dans son esprit. Il reprendra le chemin de son inconscient. Sa première et dernière tentative d'analyse ne l'a pas convaincu, mais la persistance des questions depuis lors, suspendues dans son esprit, toutes à l'attention de son analyste lui indiquent, à minima, que l'affaire a bien été engagée à défaut d'avoir pu se développer ensuite. Au mieux, elles sont un encouragement à y retourner pour de bon. Elles sont sans doute une heureuse insistance en comparaison de certaines autres persistances douloureuses. Ceci sous l'impulsion, sans contestation possible, de ce qu'il vit depuis quelque temps, depuis qu'il tente le coup de rencontrer un mec en enchaînant les plans.

C'est que rencontrer l'autre est toujours une relance intime de la question de l'un, qu'il faut bien reprendre à son compte, comme toutes les fois où elle a pu sembler échapper puis reparaître, mais n'a révélé que la distance entretenue entre elle et nous-mêmes. Rêver d'être à deux alors que l'on doute parfois d'être un.

D'ici à ce qu'il puisse tenir une pensée efficace et créative, si cela peut arriver un jour, à l'écrit, sur ces questions si graves et si sérieuses dans une vie, il sera vieux. Marc n'a jamais fait confiance en ses capacités intellectuelles. En attendant, privé de cette pensée

soutenue par le travail du texte, à son défaut d'assurance psychique ou mentale répond l'action qui peut traiter le temps par la nécessité du mouvement, histoire de ne pas le figer et risquer l'angoisse la plus profonde. Agir pour ne pas périr.

Il est si sûr d'avoir à s'enfuir, littéralement, de cette sorte de scène de crime commis ou subi, qu'aucune autre chose n'importe sauf son exfiltration. Partir, quitte à abandonner toutes traces de quoi que ce soit, quitte à se perdre un peu en chemin, ne plus être là, être ailleurs, quoi qu'il en coûte. C'est la seule perspective.

La magie de l'instant n'a pas éclos. Est-ce si terrible, de s'éveiller près d'un inconnu sans rien vouloir de la suite ? Ou bien n'y a-t-il pas, au contraire de sa première impression, les conditions d'une rencontre, improbable ou amicale, voire neutre, qui l'inviteraient à conduire ses pas dans une histoire à découvrir ?

Il s'interroge. Il se propose d'adopter, un court instant, la légèreté. Il pense à ce que serait l'insouciance s'il l'a pratiquait plus souvent, s'il lui était possible d'accueillir ce qui vient dans l'existence sans cette inquiétude incommensurable qui l'habite chaque seconde. Vivre les heures présentes, espérer les suivantes, se régaler de ce qu'il y a à prendre. C'est super, sur le papier, l'idée est belle, tellement belle. Patienter de sa seule présence et vivre l'à venir inconnu...

Waouh ! Sûr que non, évidemment. Il faut se tailler d'ici ! Se sauver, c'est tout.

***

Tout à coup, Marc est submergé par la colère et la tristesse, toutes adressées vers ce garçon qui dort dans le lit, qui ne s'éveille pas. Une vague d'agressivité lui monte à la gorge, prête à déferler sur ce corps endormi. Cette fois, son humeur est très basse. Sans grief précis, mais avec la rage de la destruction en lui, il voudrait lui dégommer le portrait, lui régler son compte vite fait, l'étouffer dans l'oreiller trop confortable, tout simplement.

Il sanglote à présent.

Bien loin de se débrouiller dans les sombres couloirs du désir, Marc répète les mêmes conneries, en boucles bien samplées, c'est sa spécialité. Cela le rend plus que triste, le porte à l'exactitude du désespoir.

Pourquoi être venu se faire baiser, ici, se demande Marc, par ce mec sans intérêt, bien qu'un peu sexy ? Ils étaient assez ivres, il y a encore quelques heures, pour concrétiser leurs ébats, ce qui constitue dans ce siècle une raison suffisante, bien qu'elle n'en soit pas une au fond. En particulier avec ce garçon qui, une fois assez bourré a pu vouloir se faire un vagin de mec, désirer un mec à chatte.

Et avec des refrains de romantisme *so cheap* en plus, Ce qui compte c'est la rencontre, moi avant tout j'aime la personne, tu

vois, même si je ne t'aime pas vu qu'on se connaît pas, disons pas encore… parce que tu comprends que pour aimer se connaître est nécessaire… c'est le *feeling* qui compte… bla-bla-bla… vomis.

Alors qu'en fait, t'avais juste envie de baiser un mec-trans, vu que ça te réconcilie avec de cette version patriarcale et dégueulasse de Freud, aussi immonde que courante, mais conforme à ton fantasme, que ton analyste a dû incarner pour toi quelques années, afin de te soutenir dans le transfert, avant de mourir dans son fauteuil, mourir d'ennui, cela va sans dire, vu ton immaturité affective et sexuelle. Toi ? Faire une analyse ? C'était perdu d'avance, j'en ai la preuve. Parce que me faire jouer cette partition de films pornos avec des trans – que t'as regardé en guise de tutoriels —, dans une mise en scène de ton cru, au point que je veuille me pendre pour échapper à cette hémorragie de pensées sanguinolentes que ton art du sexe m'oblige à laisser se former dans ma tête, afin que mon cerveau puisse croire que tout n'est pas perdu encore, je crois que c'est suffisant.

Tout comme toi, tu es suffisant, pas davantage.

Ce ne sera jamais un bon souvenir, ni pour toi et encore moins pour moi. Ce sera ton épitaphe, si je m'en sors. Me faire ce coup là, avec l'assurance du baratineur de pacotille, autorisé de ma complicité masochiste, mériterait le plus spectaculaire des crimes, en remerciement. Entre *You* et *Dexter*, il doit bien y avoir une petite place pour un nouveau *Bloody Boy* dont je serais l'incarnation, le tueur principal. Je me sens avoir des envies de

Trans Psycho. Pour occuper mes samedis soirs, en voilà un projet, Madame Sata réinventée.

Pourquoi ? Mais pourquoi donc ?… se demande Marc, un bras en l'air, avec ses lunettes dans la main, un pied sur le tapis, l'autre recroquevillé sous son cul, pourquoi être venu ici avec lui ? Et se retrouver envahi de toutes ces pensées dévastatrices. Il se sent encore plus idiot que fatigué, dans cette position de demi-échappé. Et inquiet d'avoir pour travail d'une vie à se sortir de ses impasses affectives et sexuelles, typiques, mais singulières, paradis de la récidive qu'aucune transition ni sociale ni sexuelle ne disperse.

L'autre dort, et sans doute, n'en a que faire des tergiversations de Marc, ce qu'il est, ce qu'il n'est pas. Puisqu'il dort, c'est peut-être que tout va bien pour lui.

Il a un chat, et il a faim le matou. Un Ragdoll, c'est sa race. Pas tout à fait un Siamois, ni même un British ou un Persan, le Ragdoll est un chat gay, pense Marc. Comme un antalgique sur une migraine, le chat gay dissout les noirceurs de la solitude, exactement comme la drogue gay dissout le désir dans les jouissances actuelles sucrées à l'aspartam du Chemsex. Il emballe le tout, le chat gay, la misère d'apparat et les souffrances sincères, et planque tout ça au fond de la litière.

C'est un chat passe-partout, le chat gay. Il ne fait peur à personne et se laisse confondre avec n'importe quoi d'autre. Un ni vu ni connu bien commode dans ce monde unifiant. Interchangeable à l'envi, confondu ou dissous. Comme on décorerait son appartement à l'image du catalogue Ikéa ; comme on viendrait à la terrasse du Cox avec son mari au bout du bras, pour repartir avec le même modèle en plus neuf ; comme s'il fallait toujours relancer l'envie, avant le point de péremption supposé du désir.

Ce chat gay, à lui seul, témoigne de l'insupportable overdose actuelle d'ignorance passionnée, communautaire, contre les vérités sexuelles où ne trouvent pas leurs honneurs les dépouilles des précédents adhérents du Club Méditerranée gay prophétisé par Guy Hocquenghem en son temps, depuis le fond de cette marmite homosexuelle aux odeurs de marécage : l'Histoire subit autant de démentis de la part des minorités que du grand reste. Un chat à caresser le soir ou la nuit, un court instant, pour être moins seul, un court instant, entre deux solitudes ensevelies par le temps, entre mille amnésies que rien ne justifie.

C'est aussi une grosse chose toute molle, un mini édredon mâle de sept ou huit kilos, d'après les estimations nocturnes de Marc — alors que la bête n'envisageait pas de laisser s'endormir —, un animal de compagnie assez imposant, si bien nommé Patate, qui semble bien parti, ce matin, pour continuer son œuvre antipathique.

Que dirait Donna Haraway à cet instant précis ? Que c'est tellement formidable de se faire emmerder par cette boule de poils frustrée de ne pas être une star sur les réseaux sociaux ?

Marc déteste cette bestiole. Il n'a aucune raison valable de l'apprécier.

Et même si c'est un chat, ce qui est tout de même déjà bien moins pire qu'un chien, cette sorte de sublimation urbaine des pulsions scatophiles autorisant ceux qu'on aime tant nommer propriétaires à se délecter du ramassage de la merde à pleine main, en pleine rue, à la vue de toustes. Faut le faire, tout de même, lorsqu'on y pense. Être propriétaire d'une machine à merde et soumission publique, qu'il faut encore caresser et promener pour espérer faire des rencontres dans le voisinage, avec d'autres propriétaires aux mains salies dont on peut espérer la courtoisie, et peut être un peu plus, si affinités.

Elle dit quoi Donna ? Que c'est une plus-value du capital vivant interespèces ? Que nous avons toutes et tous à gagner à vivre entre genres différents, sans craindre de finir en animal de compagnie ou maître d'un puppy ?

Donna aime les animaux, Marc pas vraiment. En particulier Patate qui ne se souvient même pas s'être fait jeter durant la nuit, lorsqu'il abusait de son territoire occupé temporairement par un invité de passage.

Des pensées comme des gestes, le chat à peut-être l'avantage de ne pas se souvenir de tout. Même lorsqu'il est pris en flagrant

délit de se lécher l'anus, le chat garde une dignité que ces deux-là n'oseront pas revendiquer, pas aujourd'hui au moins, devant leur miroir, après s'être bouffé le cul comme ils l'ont fait.

Avec le deuxième pied posé sans bruit, Marc, assis sur le bord du lit, regarde par la porte ouverte de la chambre. Les lattes de bois clair du parquet verni sont joliment taillées, et disposées comme il convient pour agrandir l'espace du couloir, des plinthes jusqu'aux moulures en stuc de cet appartement parisien, blanc immaculé d'un bout à l'autre, vu d'ici. Un vrai parquet, qui respecte l'enchâssement des lattes de bois à bâtons rompus, c'est assez rare, même dans les beaux immeubles de Paris.

Marc se sent comme une poche vide.

Quelle attitude adopter pour épaissir son sentiment d'existence réduit à peau de chagrin à cet instant ? Quelle piste suivre, au sortir du lit, pour faire tenir debout ce qui n'a plus de vêtement, dont le corps éreinté ne peut plus donner le change ? À quelle idée s'accrocher pour ne pas glisser plus loin ?

Que faire de sa peau ? est une question qui n'a jamais été aussi bien amenée. Insister dans la voie de la répétition, s'acharner sur ce qui ne tient pas, mais en promet comme rien d'autre. Insister plutôt que s'enfuir,... vraiment ?

Risquer l'oubli de soi plutôt que l'oubli du sexe partagé, voilà une piste à suivre, pense Marc. Histoire de conserver l'accès à la

jouissance. Et privilégier ce qui est advenu, pour ne plus sentir cette odeur épaisse, faite du mélange de leurs sueurs, de leurs fesses que sa peau diffuse à présent. Risquer l'impermanence de cet instant qui donne de l'intensité à ce qui lui vient à l'esprit. Faire le choix de la récidive, ce palais de la réussite sexuelle et sociale.

Ne pas déjà oublier le sexe, attendre encore un peu, pour voir ce que la vie réserve.

C'est qu'il y'a eu ouverture, celle produite d'avoir, pour le moins, fait connaissance si ce n'est rencontré un garçon plutôt séduisant, malgré tout. Sait-on jamais…

Devenir ce sexe partagé, étendre ce moment jusqu'aux frontières de l'au-delà ? Et prendre le risque d'y mourir ? Marc connaît bien cette voie. Où le mènerait-elle cette fois-ci ? Et s'il y avait une option qu'il ignore encore, inexplorée, capable de l'emmener vers un morceau de bonheur tiède, juste assez tiède. Une manière de ne pas renoncer au jouir, sans laisser trop de plumes au chapeau de l'amant. Partager le sexe, et le reprendre ? Est-ce possible ?

Marc se demande si la psychanalyse ne lui offrirait quand même pas un peu d'harmonie, malgré ses réticences, avec son œdipe en bandoulière et la domination masculine inoxydable qu'il se traîne pour modèle. Même s'il trouve ça un peu nase d'avoir à se débarrasser de ces questions si *straight*. Quoi de mieux

qu'une pensée réactionnaire comme la psychanalyse, ainsi que l'illustrent tellement d'analystes dans l'espace public, pour raboter ce qui dépasse et entrer dans la quiétude d'une normalisation du désir bien articulé à l'Autre, comme il se doit ? Le tout sans contestation outrancière du statut de Papa, et bien accroché au rêve de revenir à l'intérieur de Maman. Ce que les drogues du Chemsex imitent si bien que plus personne n'y pige rien, et surtout, tout le monde s'y met en se bouchant les oreilles pour être sûr de ne rien entendre de cette musique de fond.

Mais pour cela il faudrait retourner en séances.

Qui sait quitter, avec aisance et légèreté, les draps défaits d'une nuit juste passée, et s'en sortir conscient·e de elle-même, pas trop froissé·e, peut bien être exempté·e d'avoir à en connaître. Peut éviter l'analyse. À l'inverse, qui patauge, comme Marc, dans ses tourments, après une nuit comme celle-là, doit emprunter une autre voie. Celui-là doit accepter de descendre assez profondément dans ses tourments. Et laisser l'autre intact, ne pas attaquer sa cohérence. Simplement admettre et s'occuper de son propre cas.

Il n'y aurait pourtant qu'à l'ouvrir en deux, l'autre, un bon coup de scalpel, pour commencer de savoir ce qui peut être su de ce que c'est que ça, l'autre, et se faisant se rapprocher de soi. Une exploration bouchère salvatrice et initiatique.

Serait-ce vraiment plus efficace que l'introspection personnelle critique de son for intérieur, pour aboutir à la vérité de ce crime

sur le savoir, que le sexe laisse commettre sans dire un mot ? Marc se sent bien loin des génuflexions de bobos qui s'allongent sur des divans de psychanalystes, comme d'autres prennent la pose dans des performances de genre, ou des installations artistiques contemporaines qu'il tient responsables des caricatures érotiques actuelles. Où sont abolis les efforts fournis par les plus laborieux pour se faire une place dans le paysage sexuel.

Il n'y a rien à voir, pense-t-il désabusé, ni de l'autre côté de soi-même ni à l'intérieur de l'autre, avec un coup de couteau ou de bistouri. Soit on est adéquat, soit on doit descendre dans la mine. Cette fausse alternative, ce non-choix, le brise depuis toujours, depuis sa plus tendre enfance qui n'a rien eu de simple.

Marc a des envies de crimes, à propos de ces questions toujours vives en lui, qui lui brouillent les idées. Dirigées contre lui-même, contre l'autre. Elles sont vaines. Il le sait. Mais leur pouvoir d'agir n'a jamais faibli. Tout ce qu'il vient de penser, depuis le réveil, avec l'impression de suivre un fil conducteur imposé, lui laisse déjà, rémanente pour des jours, la poisse de l'humeur jointe à celle du corps. Collant comme il l'est à lui-même de toujours. Il se sent mal né, bien plus que dans un « mauvais corps ».

La descente-gueule-de-bois est dure ce matin ; l'autre dort.

Marc a un peu mal à la tête, en plus de la fatigue. Ses idées sautent en tous sens. Des hordes de chevaux sauvages galopent dans sa tête. Il encaisse des trombes d'images noircies dans ses pensées, emportées par le flux du sang qui cogne aux parois de leurs vaisseaux d'idées, qui cheminent dans ce corps hésitant entre un élan fébrile, voire fiévreux, et l'épuisement complet qui ne libère rien, qui n'apaise pas. Cette sorte de soulagement que la fatigue extrême offre en certaines occasions, comme après l'orgasme, après une heure de RPM à la salle de gym ou bien encore, pense-t-il, à l'instant du dernier souffle.

Ce matin entre dans le top trois des pires matins de sa vie, se dit-il, le même qui se rejoue trop souvent, après une nuit un peu étrange elle aussi, une nuit pleine de sensations heureuses et agressives, toutes griffées du paradoxe que le sexe fait subir à la tendresse, mais pas seulement. Il s'est passé autre chose qu'il ne peut pas déjà dire ni même penser en secret. Une rencontre, se demande Marc, à nouveau, dans un éclair ? Ou bien sont-ce les produits consommés qui déforment encore ses impressions, toutes ces choses de l'expérience vécue, au point qu'elles lui échappent ? Peut-être a-t-il seulement rencontré enfin ce quelque chose de spécial qui active son désir, même s'il ne peut pas dire ce que c'est, seulement désigner celui qui semble le détenir, le posséder ?

Il se pose et se repose à nouveau les mêmes questions, elles sont en orbite tout autour de lui. Toujours les mêmes, elles sont chaque fois renouvelées. Il craint d'avoir un jour à devenir fou pour y voir clair. Est-ce l'état ordinaire d'un lendemain de soirée ou bien un trouble de l'humeur ? Tiens, ça serait chic une petite bipolarité, avec option épisodes maniaques. Car il ne manque que cela au tableau, un petit matricule estampillé par le DSM, choisi dans l'innombrable menu de la statistique psychiatrique comportementale : 296.80 pour un trouble bipolaire non spécifique, ou bien un 296.56 avec épisode dépressif, ou encore un 296.42 avec épisode maniaque modéré.

Il aimerait avoir quitté la rencontre avant d'avoir rencontré, quitté ce lieu et ce risque, cette opportunité de voir une soirée ordinaire validée en rencontre. Qu'il faut chasser loin de soi.

Quitter bien avant de relever les indices et les marques qui témoigneraient qu'une rencontre s'est produite. Qu'elle ne demande, en quelque sorte, qu'à être reconnue comme telle par les intéressés pour être authentifiée, et les ouvrir à cette alerte continue qui ferait du sort de l'autre la pesanteur de l'un, pour les temps à venir : une histoire partagée.

Quitter ce risque d'avoir à se trouver soi-même, celui qui n'aura pas été lâché d'une semelle dans la séduction toujours factice, où la mêmeté de l'être s'illustre sans scrupule, incorruptible par le lien ou la solidarité. Il aimerait quitter, tout à

fait, ce risque et cette contrainte que l'autre active toujours lorsqu'on le rencontre, d'avoir quelque chose en soi d'une responsabilité pour lui, que l'on ne peut plus ne pas considérer du tout, depuis qu'il est entré à l'intérieur de sa vie personnelle affective, en s'introduisant préalablement dans son cul.

L'autre dort. Et il n'a pas vraiment l'air méchant ni dangereux vu d'ici. Que faut-il donc quitter en urgence ?

Marc voudrait écrire là-dessus, dans son journal intime ou dans un de ses projets de roman inaboutis. Il voudrait explorer ces vicissitudes trop humaines, cette intranquillité de l'être à vivre et supporter d'être vivant qui ne peuvent pas être confondues, mais le sont si souvent. Il le fera. La sensation que lui colle cette idée l'en informe et le commande. Il le fera, parce qu'il a quelque chose à faire savoir à l'autre, aux autres. Un quelque chose que les autres ne veulent pas savoir, qui pourtant leur manque terriblement. Ça, Marc le sait plus qu'il ne peut l'imaginer.

Il écrira pour se venger, se remettre de ce que cela lui fait de vivre ainsi, de faire ses expériences sans le décider, comme un destin. Il écrira au bord de sa détresse, au bord de quoi les germes d'une éthique érotique peuvent croitre jusqu'à leur floraison.

C'est donc bien la revanche insatisfaite, la perte qui dort aux creux du monde sans reflet qui décide de la possibilité de se tenir

debout, dans la vie. C'est ce parfum de vengeance froide qui le verticalise, toutes les fois où il doit se redresser, se reprendre, affronter ce que le sexe lui a fait faute d'amour. Il doit se battre, il le fait. Il s'appuie au coin de l'effroi et de la rage. Si ce n'est son destin, c'est au moins sa méthode, sa manière pour se débrouiller avec le manque constitutif des êtres.

Saisissant cette possibilité, prélevée à la source — l'autre, Marc relève la tête, il ne pleure plus, il a retrouvé et confirmé son programme à la surface de ce corps amant. Ce que l'autre n'accueille pas de lui-même, Marc vise de lui en faire offrande. Lui faire savoir quelques vérités sexuelles jusque-là refusées pour le confort général et la paix des patrimoines. Comme s'il pouvait croire, impunément, avoir un quelconque effet sur quoi que ce soit.

L'ordinaire de la névrose est son affaire, de toujours. Marc peut saisir au vol ce qui fait le symptôme de l'autre et s'en faire une perspective personnelle, un devoir.

Le temps de penser à tout cela, le voilà prêt de la porte d'entrée de l'appartement. À moitié habillé, son smartphone en main, il sort et termine de se vêtir sur le palier, dans un soulagement souriant. Il ne sait même pas comment ses pensées ont pu enjamber ce garçon, éviter le chat, rester silencieuses pour s'échapper. Il va pouvoir sortir, et rentrer chez lui. Il ne laissera

rien, espère-t-il, sauf son numéro de téléphone qu'il a échangé avec celui de Paul.

2 — Journal de bord

À la manière de Sainte-Thérèse consignant ses divines jouissances et ses non moins célestes extases, Marc fait des lignes dans ses cahiers avec ses tentatives de pensées. Il enfile des perles, remplit des pages et l'air de rien, sans qu'iel s'en rende compte, quelques vérités profondes qui le concernent au plus haut point s'y agrègent et complètent cette parure d'hiver qu'il se tricote.

Plus atteint qu'il ne le pense par sa récente expérience de psychanalyse, un début d'analyse, suspendue après une année de séances, iel poursuit de laisser ses pensées s'associer les unes les autres pour tenter d'y voir clair, pour démêler sa pelote intérieure. Mais *l'association libre* est aussi différente de la pensée intérieure diffluente, pratiquée en solitaire, que la masturbation diffère de la rencontre sexuelle : ce n'est pas une option intermédiaire, c'est tout bonnement autre chose, c'est sans rapport, c'est un autre art. Et cela n'a rien à voir avec la chose elle-même, bien que toutes et tous veulent parfois y croire et s'en convaincre pour se soutenir dans l'épreuve d'avoir à en connaître sans s'y engager tout à fait : du sexe comme de l'écriture, il n'y a pas loin pour penser que c'est là le commun de l'expérience humaine.

C'est que privé·e du corps de l'autre, du secours de l'analyste en personne, ce qui n'est pas rien, cette opération volontaire qui vise les pensées et les paroles libres, en circuit fermé, est plus que

compromise. Elle expose même à quelques égarements peu créatifs, à quelques impasses. Car le corps fait la langue : ce n'est pas une option là encore, c'est un fait. Malgré tout Marc essaie, poussé par ce simpliste appétit pour le sens qu'il partage avec l'ensemble de ses congénères, tel un hommage à Woody Allen s'adressant à son magnétophone, en lieu et place de son analyste, dans *Manhattan*, tentant de s'analyser par lui-même sans savoir ce qu'il est. Marc aimerait prouver que le recours à un·e autre n'est pas nécessaire pour accueillir la vérité de ses pensées intérieures.

La tentative est mignonne, elle prête à sourire.

D'autant que de nombreux arguments scientistes et certaines motivations pseudo-politiques actuelles invitent à s'opposer à la découverte freudienne — aujourd'hui comme hier — vainement, quand la vérité frappe à la porte. Ça résiste. Cela encourage Marc à ne pas retourner en séances, mais à y penser tout le temps, au fait qu'il n'y retourne pas. Et cela l'occupe. Gagne-t-il au change, en évitant la rencontre (du) sexuel·le avec l'analyste ?

Certaines trajectoires de vie sont si mouvementées qu'elles empêchent d'apercevoir que l'inconscient, que les désirs inconscients, la pulsion, le fantasme intéressent certain·e·s au plus haut point, depuis le premier jour de leur vie, et exigent qu'iel·les ne leur tournent pas le dos ; celle de Marc est de celles-là. Comme une quête prophétique attendant d'être libérée de son sort

destinal, ballotée par l'hésitation d'admettre son état d'être, d'être-parlant·e.

En attendant, iel ne sait pas pourquoi iel continue d'écrire, presque tous les jours : dans son téléphone, dans un cahier qui traîne sur le bureau, à l'ordinateur. En divers lieux l'écriture se produit, éparpillée aux divers points de chute, aux différentes heures et coordonnées de son existence ordinaire, journalière.

Marc n'a pas déjà rejoint ce qui serait l'équivalent de sa chambre à lui, façon Virginia Woolf : ce lieu d'où il saurait, dont il saura, peut-être un jour, extraire les vérités qui le concernent et le déterminent, pour les penser, pour se laisser penser par elles. Il n'a pas commencé à le construire, ce lieu, ni même à le rechercher. Il le fera, peu à peu. Où le texte paraît au littoral des ombres du vivant projetées sur l'être, il sait l'existence de ce texte invisible, ce que l'inconscient peut être, d'après ce qu'il en a entendu dire, et ce qu'il a saisi de ses lectures sur Freud. Cela se fera mot à mot ; il construira ce lieu mot à mot.

Nul n'engage le cœur de son analyse dans son écriture, pense Marc, ou bien il prend le risque d'emmerder copieusement ses lecteurs et lectrices. Cela le protège d'avoir à se pencher sur son écriture même.

C'est une réflexion courante, pour lui, en particulier lorsqu'il écrit, de songer à tous ces auteurs et autrices contemporain·es, dont il lit attentivement toutes les pages pour y déceler des

astuces d'écriture et surtout ces petits restes de divan, ces éclaboussures d'inconscient chez ces plumes vaillantes, mais non encore guéries des malédictions familiales, selon lui, puisqu'elles racontent leur vie dans les livres en éclaboussant les lecteur·ices avec leurs lambeaux de névrose ; il se trompe.

Il s'emmerde copieusement à la lecture de leurs textes, bien souvent ; il y traque les reflets, les fixations mentales non élucidées. Il ne sait pas pourquoi, pas avec précision, mais il juge très durement ce qu'il lit, pour être débarrassé de ce que ça lui fait. Il les trouve super mal écrits, le plus souvent mal écrits, ou bien immatures, infantiles. Le lecteur en lui n'est pas libre de l'auteur en instance. Il sanctionne les tentatives littéraires des autres, pour ne pas affronter ce que l'écriture lui fait ni ce qu'il en fait.

C'est peut-être ça, l'essence de l'autofiction, pense-t-il : cette sorte de ratage de ce qu'il imagine devoir aboutir comme résultat solide d'une cure de psychanalyse soutenant l'écriture véritable. Parce qu'il imagine que la plupart des auteurices, en France, de littérature au moins, sont en analyse ou l'ont été et ça n'a pas marché. C'est ce qu'il croit lire et saisir dans leurs écritures, avec l'arrogance et l'aigreur d'un scribouilleur plein de rêves mégalomanes, plein de suffisance narcissique. Ce n'est pas le résultat que lui souhaite atteindre par l'analyse, dont il attend beaucoup, ne serait-ce qu'à considérer ce jugement hâtif qu'il

nourrit à l'endroit de ces auteurices qui ont, au demeurant, pour petite différence d'être publié·e·s, contrairement à lui.

C'est sans doute ici que l'affaire se noue pour Marc : iel·les se sont déjà fait un nom, leurs livres sont sur des tables de librairies, dans des vitrines. Les auteurs et autrices sont mises à l'honneur dans des séances de dédicaces et des présentations dans des salons de lecture parisiens où ils et elles rencontrent leurs lectrices et lecteurs. Là où pour entrer, il faut s'annoncer du sien, de nom, dans le monde littéraire. Et accéder à l'exercice bourgeois de la littérature autorisée. Marc a-t-il déjà un nom ?

Ceci est encouragé, bien sûr, par le fait qu'il ne va plus en séance chez son psychanalyste. Et qu'il fait ce qu'il faut pour ne pas se rappeler qu'il a commencé son analyse, qu'il s'en est échappé avec sa solution secrète sous le bras. Au fond, il reproche aux autres ce qu'il fait avec lui-même. L'oublie-t-il sincèrement quand il n'y pense plus ? S'accommode-t-il si bien de son démenti de fortune contre ce qui touche à la représentation imaginaire de lui-même qu'il ne sait pas, lui préférant sa croyance en son moi triomphal ? L'ambiguïté, cette escamoteuse d'ambivalence qui dissimule et diffuse au loin les aléas du désir dans des hésitations timides : voilà ce qui l'agite et dont il fait semblant de ne pouvoir rien en savoir.

L'on peut se boucher les narines comme il le fait, fermer un œil ou quoi que ce soit d'autre pour faire diversion, l'anus compris, l'on peut essayer. Mais rien ne parvient, *in fine*, à faire

illusion tout à fait, ni pour soi ni pour les autres, à ce qui compte et mène au plus l'existence de quelqu'un·e. Chacun·e est traversé·e de part en part d'un courant d'air entre deux orifices au moins ; peu ose l'admettre.

Ce n'est d'ailleurs pas son sujet, à Marc, lorsqu'il écrit ; pour lui, qui prétend ne pas confondre le récit de soi avec raconter sa vie, et viser avec plus de justesse que les autres la production d'un texte exemplaire capable de dire la vérité de l'être en son dedans. Rien de moins. Mais il n'y connaît pas grand-chose en littérature, en écritures, alors ses réflexions ne vont pas très loin. Il devine des tendances, des espaces différents, des manières qui l'attirent ou le repoussent, c'est selon. Il sait qu'il fera quelque chose de tout cela, de toutes ses écritures, un jour. Mais quel est son sujet ? Quel est-il comme sujet ?

Même si l'analyse conduit parfois à cette pratique de la langue qu'est l'écriture, par l'entremise de cette autre pratique de la langue qu'est la parole qui peut y mener un·e analysant·e, cela ne fait pas règle, et cela reste une énigme toutes les fois où cela se produit. Écrire au plus près de l'écriture, après une analyse, n'est pas garanti ; Marc s'en doute.

Certain·e·s passent du divan au fauteuil et pratiquent l'analyse avec d'autres, certain·e·s passent du divan à la table d'écriture et publient des romans. Reste cette fameuse question, améliorée pour la circonstance : que se passe-t-il dans la tête de quelqu'un·e qui va commettre ceci de prendre la plume après avoir parlé, ou

bien de tendre l'oreille à la parole d'un·e autre, et parfois les deux en alternance ?

Certain·e·s peuvent savoir, très vite, qu'à prendre au sérieux ce que parler veut dire ils et elles n'en finiront pas de devenir plus écrivain·e qu'iels ne l'ont été jusqu'à présent. Iels le sont un peu plus chaque jour de leur vie jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Certain·e·s savent, sans le savoir, à *leur insu* — bien que cette expression ait été malheureusement diluée par les usages courants —, que la poursuite et l'éclaircissement du texte qui les tient s'imposent d'être les seules voies praticables dans l'existence. Celles où se tenir debout, non loin des gouffres du vivant et des angoisses profondes et primordiales, constituent l'unique voie possible, inespérée pour supporter d'être vivant·e. Une de ces expériences qui poussent plus loin les frontières de l'esprit, en dégage les ressources insoupçonnées pourtant à l'œuvre depuis toujours. Comme un·e mortel·le risque sa question à la Pythie, une seule question pour toute la vie, iel·les risquent leurs mots écrits sur les chemins d'un texte à découvrir et lire et écrire et interpréter et réécrire.

Il en attend beaucoup, au fond, de l'analyse, de son analyse. À l'instar des autres, qui parfois se risquent à aller parler, sa psychanalyse à lui existe depuis toujours. Comme tout à chacun·e sa propre psychanalyse existe depuis que la psychanalyse a été dite pour la première fois. Depuis la première goutte d'encre freudienne sur ses feuilles de papier vélin où il coucha le mot

Psychoanalyse pour la toute première fois, après que Freud ait été invité par ce mot magnifique dans son espace mental, dans son esprit, à le faire exister de le dire, à le transmettre de l'écrire. Depuis ce moment-là de l'Histoire, tout·e être-parlant·e· a une psychanalyse qui lui existe. En particulier celles et ceux qui s'y opposent, à cette idée de la psychanalyse, sans même parler de l'expérience concrète qu'elle est. Toustes ont une psychanalyse, mais elle est estropiée. C'est une psychanalyse au transfert hors cure, dont chacun·e souffre, de toutes parts, de ne pas aller en séances. Iels ne vont pas voir l'analyste, mais le transfert s'active de partout, en toutes directions, sans cadre, sans support, sans analyste. Ça les fait gueuler très fort, ça les empêche de penser ; iels gesticulent dans l'espace désorienté·es.

Pas un·e être-parlant·e ne peut ne pas avoir pensé à la possibilité de la Psychanalyse, dans la vie en général, et toustes tentent de fuir l'effet de cette double négation. Tout le monde sait que cela existe, de près ou de très loin. L'inconscient existe puisqu'on le dit, le mot est écrit, il est prononcé. Ainsi, tout le monde a une psychanalyse qu'iel l'attend et le travaille au corps et à l'âme, qu'iel l'ait entamée ou non à l'occasion de séances avec un·e analyste, ou qu'iel l'ait conservée en l'état, mentalement, comme une chimère encombrante. Chacun·e sait qu'il y a quelque chose de l'autre côté du miroir. Le *Pays des merveilles* existe puisqu'il a été dit, il a été écrit ; Freud a dit l'inconscient comme Alice a suivi le Lapin blanc.

Une idée qui ne se limite pas à ce qu'elle semble être, telle est la psychanalyse, tel est l'inconscient que l'on découvre en l'inventant et qui s'invente en étant découvert. Marc, à sa manière, sait tout cela qu'il refuse de connaître. C'est une situation assez banale, bien que chaque fois prodigieuse et originale. Iel résiste au savoir tout en le désirant et se débat avec sa volonté : quoi de plus ordinaire ?

Marc écrit avec ses rêves de littérature vers des lecteurices imaginaires. Cela fait office d'adresse puisqu'iel est seul dans sa chambre, lorsqu'iel s'adonne à ses créations littéraires. Iel tricote, tant bien que mal, ses idées cachées dans les fils d'une pensée encore trop serrée, confuse de densité. Mais iel sait que tout cela s'éclairera un jour. En attendant, iel fournit cet effort conséquent d'écrire, d'écrire encore. C'est pénible : n'est pas Annie Ernaux qui veut — et quand bien même, elle a bossé durement pour établir le texte de cette œuvre nobélisée.

Marc n'a jamais donné à lire ce qu'iel écrit. Par pudeur, timidité. Et aussi parce qu'à l'écrit, dans cette perspective d'adresse, iel ne fait pas usage de son pronom qui le parle à l'oral : iel. Iel n'ose pas l'imposer aux autres dans ses textes. Marc imagine que ce serait un empêchement à toutes tentatives d'édition et de publication. Iel pense qu'un roman n'aurait pas le droit d'avancer frontalement sur la littérature comme une question sur l'écriture elle-même, là où toustes attendent trop souvent des réponses au

lieu de découvrir des nouveaux désirs de savoirs. Et il a raison, l'écriture qui s'invente, inclusive, n'est pas aimée par les maisons d'édition que l'on dit « grandes » pour ne pas dire « bourgeoises ». De l'Académie à la télévision, l'inclusion est haïe sans nuance.

Iel n'a pas le choix, iel doit continuer de tenter d'y voir clair, essayer d'attraper un son, un mot, une image qui puissent venir soutenir ses réflexions, ses compréhensions, ses créations psychiques nécessaires à sa vie au milieu des autres.

Iel entretient une réelle attente de ce point de vue là.

Iel a plus confiance en l'avenir de ses pensées qu'au sien, c'est aussi son salut.

Voici deux morceaux de son journal de bord, tels quels, écrits sans correction...

***

Si aimer m'est un jour possible sans risque vital, je saurai dire avec clarté ce qui m'anime.

Après une phrase comme celle-là, on peut s'arrêter, ou bien faire un livre, ou plus discrètement un journal un peu intime.

Commençons, donc, par l'amour, et voyons où cela me mène.

De toutes nos nuits d'amour, les plus belles sont toujours celles traversées sous l'empire de l'alcool et d'autres substances. La

tendresse et la douceur y sont pareilles à notre rencontre, intactes. C'est la pure vérité de notre amour… sauf si mon souvenir à demi fantasmé déforme les faits. Et il ne s'en prive pas, je dois bien le reconnaître, lorsqu'il bricole ma vérité sur mesure. Car aimer l'amour, aussi fort que je l'aime encore aujourd'hui, ne me sauve pas de son drame, ni ne me protège des terreurs qu'il entraîne. Il me faut le secours du fantasme pour compenser ces risques et ces menaces de l'amour, dont je ne me lasse pas, et qui me manqueraient cruellement s'ielles disparaissaient, puisqu'ielles garantissent l'excitation sexuelle : l'engloutissement, la dévoration, l'arasement, l'expurgation.

On idéalise bien, pour notre confort, les couchers de soleil avec cette fausse naïveté répétée chaque soir comme pour la première fois, devant l'absence temporaire du soleil, tandis que c'est le risque de sa disparition définitive qui pèse dans nos esprits. Je peux enjoliver mes nuits d'un peu de poudre de perlimpinpin si cela me soutient. Car l'amour ne protège pas, il expose. Et l'amour de l'amour, c'est pire, il condamne à la blessure. C'est un drame, mon drame. Je dois me débrouiller avec cela, et je ne suis pas le seul dans ce cas. Je vis, à ce prix, au milieu des autres, pour qui aimer l'amour va de soi. Je ne les comprends toujours pas. Ils semblent s'en soutenir, de l'amour, moi je crains d'en mourir.

L'aimer lui, c'est encore autre chose, c'est la pire chose qui existe, c'est l'Amour, voilà tout, que j'aime autant que lui-même,

voire plus. Et l'aimer malgré le sexe c'est une autre chose encore, c'est aimer l'amour à mort, au bord de quoi se dépose une poussière des cendres faites des débris de mon amour propre.

Lyrique !

Car même guéri du sexe, par les grâces de cette tendresse doucereuse, l'amour ne me protège pas, ni moi ni personne d'autre, du gel de la pensée que le sexe exige pour être toléré. Qui peut, qui ose prétendre se sortir de cela sans dommage, sûr d'y comprendre l'insaisissable tourment que le sexe prodigue aux êtres vivant·e·s que nous sommes toutes et les autres ? À pensée gelée l'être vacille.

Qui se déclarera, ici ? Qui se nommera sans crainte ? Qui pourra s'autonomiser ?

Voilà de quelle affaire l'écriture peut me tirer, peut-être, en m'éloignant des affluents du Stix de la jouissance, où je m'évanouis sur les chemins de l'amour. Je ne sais pas mieux le dire qu'ainsi.

C'est là ma double tentative de sauvetage, de mon âme et de mon corps, par où j'espère voir s'ouvrir le chemin à emprunter, qui m'éloignera peu à peu de cette oscillation tapageuse entre la mort et la folie qui m'épuise, m'encombre et me ravit, qu'il faudra tôt ou tard conjuguer au passé si j'espère, avec sincérité, ne pas y laisser ma peau et ce qui va avec. Alors j'écris en rêvant, les yeux grands ouverts, que ma vie pourrait passer comme une nuit sur le *dance-floor*. Ce serait si beau, et délicieux aussi, et *Pop* ! Ça

voudrait dire que ça va mieux. Quelque chose me dit que ce n'est pas pour demain.

Si quelqu'un·e pouvait écrire un livre sur moi, sur mes pensées, ma vie, mes douleurs. Si ces fameux esprits gardiens, les anges et autres âmes qui flottent autour des êtres, soutiennent les individus et déportent nombre de souffrance des humain·e·s, dit-on, me venaient en aide pour donner de la voix, une voix qui puisse s'adresser à tous les autres, pour leur parler de moi à ma place, que je puisse être un peu connu d'eux et d'elles malgré la fatigue immense qui m'abat, qui m'empêche de m'exprimer seul.

Mon ange, mon inspecteur, mon ambassadeur, mon justicier...

Parle pour moi, voix.

Bon sang, prends la parole et la plume à ma place. Que cela soit lu autant que possible, entendu et su. Oui, car au fond, c'est de cela dont je souffre avec lui, de l'avoir rencontré, bel et bien rencontré, l'amour de l'amour en chair et en os. Cela arrive-t-il si souvent à d'autres que moi ? De rencontrer leur objet d'amour si violemment que l'amour même s'y confond, au point de ne plus distinguer l'aimé de l'aimant : précipités dans la torpeur vitrifiée des sentiments aliénés.

Y aura-t-il quelqu'un·e pour retenir les mots prononcés, ceux dits à bas bruit, les paroles étouffées ou retenues, celles à peine pensées pour éviter qu'elles n'éclosent ? Qui sera capable de parler

à mon corps, où se promulgue ma langue la plus intime, dont parfois je peux laisser émerger de lointains échos jusqu'à la surface de ma peau. Parler à mon corps, enfin, le toucher là où mon désir le traverse, lorsqu'il n'est pas l'esclave du discours du dehors où ma parole s'enlise comme une souris piégée derrière le réfrigérateur, sur sa bande de colle immonde aussi gluante que la bande-son du monde qui ne m'accueille pas où mon désir pointe et me cloue.

Mon corps brûle tout à coup, de vouloir encore s'enivrer de la plus belle secousse, et repousse le temps d'y voir plus clair dans ce tourment. Ce n'est pas encore pour cette fois, que je pourrai former les pensées et les paroles faiseuses de vérité, tendues au-dehors de moi-même, avec l'espoir discret qu'on les entende enfin, une fois au moins.

Suis-je donc si loin de la douceur et de la tendresse que j'hallucine, pour plonger d'autorité dans le creux de mon histoire d'amour en cours, sans même leur demander leur avis, au fond, à la tendresse et à la douceur, tant est si bien que je prolonge et m'applique sans détour le malentendu qui me va si bien, ce défaut des langues à ne pouvoir pas dire tout à fait ce qu'il faudrait pourtant dire pour que cela sorte et laisse le corps vivre d'avoir été parlé, d'avoir été adressé par la parole émise et ne plus errer sans domicile, aux périphéries de l'être qui l'habite ?

Car rien de l'amour ne vient jamais sucrer ce goût amer qui pointe sur ma langue lorsqu'il vacille, ni la salive acide, ni ses

saveurs renfermées, de la bouche close qui ne veut pas dire; ne rien répondre. Il reste ce corps, le mien, sourd et muet je le crains.

Avec l'amour on ne tire pas des balles à blanc. Ce n'est pas le sexe et ses chimies, qui lavent avant d'avoir sali, qui sécurisent soi-disant le pire traumatisme du vivant qu'est le sexuel, mais dont personne ne veut rien savoir, sauf celles et ceux qui n'ont pas d'autres choix que de traverser, de circuler, de franchir les limites de la réalité restreinte où s'anoblissent les raisonnements, en forme de pensées, des administrateurs des mœurs, des faiseurs d'autorité érotique et autres promoteurs, influenceurs de style de vie, de style de baise, de style de défonce où tout existe sauf, précisément, un style à transmettre, mais une marque au fer rouge à la place.

Suis-je tourmenté ?

Ou simplement accablé des questions qui rôdent autour de moi depuis si longtemps, dès avant que je vienne à exister dans les pensées de mes parents. Ces deux-là, tiens. Il faudrait en parler aussi, il y a beaucoup à dire, mais ça va me porter malheur. Des générations à se transmettre un malheur indicible, voilà le résultat. Je suis le fils trans de la famille. Autrefois, j'aurais pu être le fils pédé, mais depuis qu'il y a les gays, la subversion a dû changer de camp. C'était ça ou devenir le fou de la famille, ce qui en général peut aussi encourager les carrières ou les vocations de psychanalystes. C'est peut-être que je finirai *psy* après avoir transitionné et évité l'asile à temps complet. Va savoir.

Qui vivra verra.
On fait ce qu'on peut.
N'est pas fou qui veut.

Que de pensées désordonnées, ici, dans ma tentative de journal !

J'espère encore pouvoir ordonner un peu mon agitation mentale. Les idées fusent dans toutes les directions, mon identité tremble aussi par la même occasion, devant tant de perspectives cognitives. La surchauffe corticale, ça doit bien exister. Certains jours, j'ai comme un micro-ondes dans la tête, pas un cerveau. Pourrais-je bénéficier d'un peu de calme, si cela n'est pas trop demander ? Mais demander à qui, à quoi ? Un nouvel appareil psychique : en voilà une question qui fait retour. Tiens, ça pourrait m'aider, je crois.

Il y a une dizaine d'années, dans un colloque, un psychologue/psychanalyste a tenté de rapprocher les notions de psychisme et de *queer*, pour interroger si un psychisme *queer* était possible. *Des corps, des identités… et après ? Un psychisme queer ?…* qu'il a tenté de dire. Foutaises. Personne n'a rien compris du tout. Je n'y étais pas, mais on m'a raconté son charabia. Il s'était pris les pieds dans le tapis et faillit embarquer tout le monde dans sa chute.

C'était sans doute pour dire, ce que font tant de psys en mal de modernité, que la qualité *queer* n'est pas nouvelle, qu'elle n'est pas une invention récente dans le fond, et que la potentialité visée par ce terme existe déjà toute au-dehors de lui-même depuis longtemps, depuis Freud, j'imagine, etc. Bla-bla-bla. Beurk ! Je n'y étais pas. Et pas besoin d'y avoir été pour savoir les conneries habituelles qui se racontent dans ces cas-là : quand le discours des soignants oublie qu'il n'est pas tenu d'être scientifique, que ce label rêvé par ces soignants mange toutes les initiatives humanistes possibles depuis l'expérience symptomatique au point de ne laisser une place qu'aux pathologies, aux germes et aux infections, qu'abandonner l'académisme est un préalable à la pensée libre.

J'aurais peut-être dû y aller à ce colloque : ça m'aurait évité de m'adresser à lui pour ma première séance de psychanalyse. Son nom, on me l'a donné, sur internet, vite fait sur un forum, j'ai pas fait le rapprochement. Il n'habitait pas loin. C'était pratique, d'abord. Enfin, je croyais. C'était avant d'y aller pour de vrai. Les cinq cents mètres jusque chez lui étaient accidentés, ma rivière d'or ou mon chemin de croix, selon les jours. J'avais tellement besoin de parler, à n'importe qui, que celui-là allait faire l'affaire. Joseph Fontaine qu'il s'appelait. Un jeune, avec un nom et une tête de vieux, mais un jeune tout de même, si cela veut dire quelque chose concernant les psychanalystes qui ont toujours l'air d'avoir deux mille ans.

Bref, c'est chez lui que je me suis adressé pour la première fois de ma vie pour rencontrer un psychanalyste, pour aller parler à un psychanalyste. J'ai arrêté, au bout d'un moment, l'analyse était finie de mon point de vue. Un an c'est déjà pas mal, je trouve. Sauf que ça ne va pas tellement mieux depuis. Mais c'est normal, il faut considérer que c'est une analyse, ce n'est pas une thérapie, donc je n'ai pas à aller mieux après : c'est de la clinique, pas de la thérapeutique.

Ah, ah ! Je peux toujours essayer de m'en convaincre.

***

Un·e autre de la parole, assumé·e. C'est ce qu'il me faut à présent, rien de moins. Un ou une qui soit en mesure, au-delà de la suppléance du protocole, de ne me laisser dire qu'appuyé·e sur l'oreille attendrie d'une traversée déjà connue d'iel. Un·e vrai·e passeur·e d'expérience du savoir, d'expérience de l'évanouissement du sens contre le sens même, à l'invitation du réel. C'est le minimum exigible d'une psychanalyste digne de ce nom, de cette pratique. Est-ce que Joseph Fontaine est de ceux-là ? Comment le savoir ?

Changer de psy, choisir un·e autre analyste ? Peut-être, mais j'ai déjà changé de sexe, et ce rapprochement d'idées est une question qui pèse son poids. Changer de sexe par l'analyse au point qu'on

changerait de psy pour ne pas changer de sexe, ou bien est-ce la cure elle-même qui constitue un changement de sexe, au fond, du sujet qu'est l'être-parlant·e ?

Voilà de quoi faire des thèses et avoir mal au crâne. Voilà aussi de quoi se demander ce que ma transition est venue dire et faire à l'issue de mon analyse ayant abouti à mon changement.

J'aurais pu en parler à Fontaine, à l'époque, mais j'ai arrêté les séances pour pouvoir passer à autre chose, changer vraiment. Je ne vais pas y retourner que pour ça, seulement parce que ça ne va pas très bien.

Le fouillis considérable de mes notes éparses et de mes pensées doit m'alerter sur l'évidence de la situation : je suis en vrac, une fois de plus.

Je m'y tiens.

Il faut que je parle à quelqu'un·e.

Ce que je veux par-dessus tout, c'est être reconnu. Rien d'autre.

Là est mon tout.

Ce mec que je viens de rencontrer, à sa manière, il m'a reconnu. C'est drôle de l'écrire ainsi. Je peux inverser aussi, et écrire à ma manière qu'il s'est reconnu de moi, ou bien que de ma reconnaissance il se manière.

Bref.

Je m'en fous.

J'aimerais qu'il vienne, qu'il soit là, avec moi, près de moi.

J'ai vu, sur internet, une vidéo de ce gars-trans, Ali, qui a eu des enfants avec son compagnon. Des enfants qu'Ali a portés, comme on dit.

Avec ce gars, nous pourrions avoir des enfants, j'ai toujours mes organes reproducteurs, donc c'est possible. Comme Ali l'a fait, je peux le faire aussi.

Paul pourra me faire des enfants, en mode naturel en plus, genre bio. C'est vraiment un truc spécial, ça. Avoir changé de sexe, de genre, mais pas complètement en un sens, en tout cas pas au sens imaginaire du changement de sexe tel qu'il s'agirait de passer sur l'autre rive. Non, pas ça, c'est trop idiot. Un changement de sexe effectif, corporel, symbolique, signifiant, à l'état-civil aussi, avec la conservation de mon vagin, mon utérus et mes ovaires. Du coup ce n'est pas tout à fait un changement de sexe, c'est plutôt une transformation du sexe, pas le mien, mais le Sexe en général. Parce que si une qui change de sexe devient un qui peut enfanter, littéralement, c'est possible d'admettre qu'il y a là une transformation non seulement de qui je suis et ce qui me nomme, mais aussi de la catégorie symbolique à laquelle je vise de répondre à présent, et par retour de flamme une atteinte symbolique du sexe que je ne n'ai plus. C'est tout sauf binaire une transition, quoiqu'en pensent les ignorant·e·s passionné·e·s.

C'est une idée formidable, ça : en n'étant pas « complet » dans les parcours de transition, ou bien en les complétant le plus possible qu'ils puissent être complétés, *méga-upgrade*, dans les tous les cas ce sont les sexes tels qu'ils étaient supposés exister qui ne sont plus.

Qui va commencer à admettre cela prochainement ?

Qui peut supporter cela ?

La transition comme possible démontre la fragilité des positions sexuelles supposées exister que sont celle d'homme ou celle de femme. Pas besoin d'aboutir, puisque ces sexes ne sont déjà eux-mêmes des aboutissements, mais bien plutôt des formations de compromis, Des symptômes, dirait le psy.

Et cela ne date pas d'hier, de toujours les transitions de sexe et de genre se préparent. Du jour où pour la première fois un·e humain·e s'est décoré le visage ou le corps d'une façon qui a intéressé ses semblables au point qu'ielles ont souhaité s'approcher, s'initier, s'approprier son nouvel usage : les sexes ont cessé d'être stables en même temps qu'ils ont été créés dans ce mouvement d'identification et de symbolisation simultanées.

Il n'y a pas eu d'abord des sexes définis, puis des interrogations sur les sexes. Il y a d'abord eu des interrogations sur les sexes, tandis que les sexes ek-sistaient à ces questions et, plus loin, le pas d'après, les sexes ont commencé d'exister d'avoir été pensés au-delà d'être.

Est-ce si compliqué de saisir ce qu'est la manœuvre, toujours grossière, de la symbolisation, de la mise en sens ? Ce n'est pas difficile de saisir comment les sexes ne préexistent pas à la différence qui semble les partager tandis qu'elle les départage.

Mais que faire de l'antériorité de la viande, de la vivance — de muscles, de sang, d'os — pas encore élevée au rang de chair ni même de corps, hors langage ? Elle est là, l'impasse : nous portons dans nos viandes les souvenirs de leur transition de proies à prédatrices : cela devrait nous soutenir dans nos réflexions actuelles.

Tout comme on ne sait pas renoncer à manger de la viande, alors que ça s'impose aujourd'hui, on s'accroche aux chairs dont on ne sait rien, seulement de les nommer, pour ne pas perdre l'ascendant de la langue usée en arme de guerre.

De n'être pas venu de nulle part, l'être vivant·e, avant d'être humain·e, s'est mis à protéger son origine comme son unique point de savoir tangible ; avant de créer Dieu, ce soulagement temporaire. Il n'y a pourtant qu'à devenir humain·e pour compléter son expérience du vivant de la relativité, et se libérer d'un avenir seulement animal. Renoncer, en quelque sorte, à la stabilité des sexes vivants pour accéder aux sexes pensants excédant le vivant : ce serait cela la spécialité humaine débarrassée de sa conception exagérée de la Nature.

Lorsqu'un·e s'est décoré le visage ou le corps, les autres désireux d'adopter son pouvoir, son attrait ont été frappé·es en

eux-mêmes par l'expérience du beau. Ielles ont trouvé ça beau sur son visage, sur son corps. Ielles ont fait honneur à la distinction du plaisir perçu par l'expérience ressentie. C'est là que les sexes et leurs différences sont né·e·s au discours tels qu'ielles n'avaient pas existé auparavant. L'ère de la différence a pris le pas de l'ère de la spécificité. Nous étions mâles et femelles, l'Humanité s'est faite Femmes et Hommes. De la reproduction à la procréation *versus* de l'organe génital au sexe. Voilà, c'est pas compliqué de comprendre l'histoire sexuelle des humain·e·s. C'est, par contre, beaucoup plus dur à admettre on dirait, et plus encore d'en assumer les effets.

Mais alors, lorsqu'on a changé pour de bonnes raisons, pourquoi conserver ce souvenir enfoui en forme de regret qui vient faire chier tout le monde en remontant comme des égouts bouchés ? Pourquoi se souvenir que les sexes d'avant les sexes impossibles des humains étaient des organes uniquement fonctionnels, sans aléas émotionnels ni chartes de qualités, et s'encourager à faire le procès des sexes d'à présent en regard de ceux que nous avons choisi de sacrifier en devant plus humain·e·s ? Nous avons abandonné nos sexes d'antan, ceux qui étaient définitifs, stables, efficaces, sans état d'âme. Allons-nous assumer notre progrès en acceptant les fluctuations du sens que nous avons plébiscitées ?

Trop cool mes questions, on dirait un super militant. Super *woke*. Je pourrais être conférencier, genre en psychanalyse ou sociologie *queer* ou machin chose.

J'ai des trucs à dire.

À écrire.

Je m'appelle Marc.

3 — Paul le Piètre-apôtre

L'autre c'est Paul, c'est son nom. Il faut dire un peu ce qu'il est, ses enjeux et ses impasses, le situer dans son temps et l'Histoire.

Pour la description c'est facile : un mec look hétéro *soft* post-métrosexuel, avec un *sweat* parfait, des baskets moelleuses et un futal ni habillé ni street mais ultra cool en coton bio décarbonné. Sans oublier le petit serre-mollet parce qu'il fait du vélo, sur un vélo *fixie*, total black, comme ses fringues. Tout doit avoir l'air d'être *feat* dans l'allure, pure. Quel connard, un parfait connard !

Ça ne s'invente pas, Marc a rencontré Paul comme dans les évangiles, sauf que ces deux-là baisent — pas comme dans les évangiles. Rien n'est plus éloigné, en apparence, de la bonne parole à porter vers les autres, fussent-ielles indigènes, par ces deux sanctifiés au service du Fils de Dieu, tels que dans La Bible, que leur commerce actuel. Pourtant, Marc et Paul, deux aliénés inconscients, rendent hommage à l'héritage chrétien qui les occupe sans le savoir : ils se soumettent aux complexions du sexe, en révèlent les merveilles encore prisonnières de l'Église, sur l'amour des hommes pour leurs prochains. Ils prêchent, sous leurs soutanes identitaires, au lubrifiant sacré des orifices à l'office la foi séchée de leurs congénères. L'Esprit sale parle en eux la langue des culs maudits d'avoir capté la source pure du jouir

occulte des mécréants. Marc et Paul, apôtres hérétiques, conspuent l'amour de Dieu en *Dick Prayer* — prière de bite littéralement.

C'est que notre Marc d'aujourd'hui n'a pas rencontré Paul d'aujourd'hui sur le chemin de Dieu, comme celui des Saintes Écritures. Aucun rapport, même si les dissensions de leur relation s'y confondent. Amis, puis fâchés, puis amis à nouveau, après un voyage missionnaire vers Chypre, l'idylle se ponctue de quelques Je te quitte je rentre à Jérusalem, Retourne à Antioche on s'appelle plus tard, Je ne répondrai pas à tes messages, tu ne seras pas invité au prochain voyage. Paul et Marc se confondent, ils se retrouvent, s'implorent et s'adoubent, Je te serai utile mon Maître, tu m'as à ta botte que je lèche avec foi, Reviens-moi, je te prends à nouveau. Une valse d'émotions, entre attirance et rejet.

Puis leurs affaires se compliquent, Rome n'a pas l'ouïe fine ; Paul tombe en prison. C'est alors que Pierre, en embuscade depuis toujours, l'aîné des deux, un temps délaissé, premier Maître parmi les Maîtres, saisit l'opportunité de l'éloignement des deux apôtres pour faire de Marc son fils. Merci Daddy : puisque ça finit toujours avec un Daddy, ces histoires-là, pour ne pas tuer papa.

Qu'en sera-t-il pour Marc et Paul d'aujourd'hui ? Suivront-ils leur catéchisme ?

Dans la vie d'aujourd'hui, ce pourrait être la mort sacrificielle de Paul qui ponctuerait l'histoire présente et libérerait Marc de

son emprise libidinale. Sacrifier le mâle alpha et libérer toute la forêt. Et libérer l'Histoire d'un petit bout de patriarcat.

Sans plus de domination virile entre les frères concurrents, Papa n'aurait plus qu'à se manger les doigts. Plus de Pierre utile, ici-bas, pour renforcer les murs qui séparent les hommes qui s'aiment comme des frères, juste une tombale pour enterrer l'affaire et se débarrasser du père… vers-qui-ça-penche : Dieu, pervers-pépère. Et se passer du Père, donc. À condition de s'en servir : Lacan n'a pas à rougir. Et laisser Pierre couler au fond de la piscine baptismale, emporté par le poids de ses couilles.

***

Mon dié ségnèr hurlerait, devant tant de blasphèmes, l'ensemenseuse de vie, cette bonne vieille Amoureuse. C'est son nom à elle, la gardienne et cordon bleu de l'immeuble où Marc vit depuis dix années. Une arrachée des Mascareignes, parachutée dans une campagne française désœuvrée, abandonnée à un exil définitif avec ses codétenu·e·s pupilles créoles de La Réunion déportées comme des armes dans la guerre contre l'exode rural depuis les années 1960, jusqu'après l'avènement socialiste, et qui pleurent encore l'arrachement inexcusable qui les fit métropolitains par la force.

Amoureuse a grandi dans un de ces démentis de l'Histoire qui excluent tant d'âmes méprisées. Elle a su, et sait encore, ce qu'il en

coûte d'être berné par la nécessité d'exister en excusant, de fait, les manquements des autres à son endroit. Elle sait avoir été l'objet de la perversion et du sadisme immature de l'autre, de l'État.

Marc ne le sait pas encore. Terre d'évangile à tout point de vue, depuis la langue marronnée jusqu'au nom d'amour d'Amoureuse qui se faufile dans les pas de Paul, le baratineur d'évidences, le cœur de Marc, comme cette campagne d'autrefois, est un pays naïf et consentant à se faire l'orthèse des aveuglements décidés par une autorité abusive.

Elle l'a prévenu, après l'avoir croisé quelques fois, ce Paul. C'est un mauvais prêcheur, faites attention à vous mon petit, qu'elle a dit à Marc. Il lui a demandé, Pourquoi ? Mon *gaté*, il dit dans son reflet sans image ce que tu sais, ce que lui refuse d'accueillir en lui-même et te le laisse porter pour son compte, à tes dépens. Il ne *râle pas ton âme*, tu le désires pour deux ; il ne s'inscrit pas dans l'équation, tu paieras le tout.

Et elle lui indique une chaise autour de la table, le déjeuner va être servi. De la marmite aux mots, quel écart ? dit Amoureuse bien souvent, si ce n'est celui de la langue qui goutte pour avaler, ou celle qui envoie au-dehors d'elle pour savourer tout autant ? La cuisination créolisante de la langue sait tout cela. Amoureuse sait tout cela, aussi, et elle cause bien la dame. Marc le ressent à force de la fréquenter, dans le hall d'entrée de son habitation, dans la loge exigüe qu'elle occupe et où elle l'invite, comme aujourd'hui, autour d'un cari d'agneau.

Marc ne connaît pas le *kréol*, il ne sait pas dans sa langue les ruses nées de la contrainte et la magie des inventions qui sauvent, l'esprit et le corps, d'une condamnation par le verbe. Il ne peut que se perdre d'abord, dans sa mission divine, dans le discours de Paul. Au risque d'y perdre jusqu'à l'usage des mots, peut-être, si l'on en croit la *déparleuse* qui lui prédit d'écrire dans un cri le poème de sa vie, lorsqu'il aura franchi, défait, le miroir de ses alouettes.

Paul évangélise ce que Marc détient, insidieusement il le détrousse. C'est une manœuvre subtile en un sens. Paul prêche ce que Marc ne sait pas dire pour son propre compte, il lui vole son savoir et le lui restitue comme une offrande qu'il doit recevoir généreuse, sans mot dire ou presque. Marc le sait, disons plutôt qu'il le sent. Marc savait, Paul voulait ; leurs désirs n'ont jamais été éclairés au point d'être assumés ; la Loi les a distingués. Deux projets opposés pour une même parole divine ; deux options distinctes devant l'évanescence divine, que l'incarnation outrancière, par le père, de la représentation charnelle fait tenir dans la justice des hommes, comme on dit. Mais à quel prix, si ce n'est celui de l'amour consenti ?

Amoureuse sait tout cela, qu'elle cache dans les secrets de ses accents. Elle sait ce que Paul a fait de ce que Marc lui a transmis en le vivant avant lui, sur l'amour de Dieu et son prochain. Elle sait l'arnaque qu'est Paul, son impérieuse envie de devenir un

pilier de l'Éros comme d'autres ont gravi les échelons pour devenir un pilier de l'Église. Marc, lui, le découvre en s'éveillant peu à peu, à petits pas, pour le pire.

Avançons sur Paul, ce garçon poisseux comme un savon entre les doigts. À tenter de l'attraper, il se dérobe. C'est bien là sa qualité la plus facile à repérer, la plus vraie aussi.

Donc, l'autre c'est Paul, avec ses paroles trompeuses, à l'opposé de celles d'Amoureuse et sa langue d'épices qui inclut sans dissoudre les trésors d'histoires humaines en asile, les mémoires des recalés de l'Histoire.

Paul siphonne, et il abandonne. Quelle peut-être l'ambition profonde de son mode d'amour qui laisse l'autre nu-propriétaire de son amour propre ? Marc ne peut pas déjà le savoir avec précision, lui qui, chaque matin, a la face écrasée dans l'oreiller, lassé par les humeurs du désir quand il n'est plus, rincé par les assauts des diables de la nuit. Car Paul est une bête de sexe. Mais au-delà, qu'y a-t-il ?

Quoi dire sur cette douce enveloppe corporelle, douée de beauté et de charme, avec son air hétéro pareil à tant de gays d'aujourd'hui, un « garçon naturel » diraient certains, « masculin » pour d'autres pédéphobes si bien assis sur leurs acquis ? Son implacable tendance au sadisme, mâtinée d'accents fascistes par les faveurs de son chibre magique, trop palpable,

irradie de brûlures atomiques toutes les cellules du corps de Marc et les alcôves de son esprit.

Paul s'aventure au corps de quelques autres, disons plutôt de quelques trous, dont il n'a rien à faire que foutre. Et ce commerce d'ampleur, car c'est un abatteur, qui vise la conversion muette de quelques autres, ne s'épuise qu'à la mesure des éloignements et des retours de ce vain apôtre de l'Amour. Ses va-et-vient finissent en non-retour, s'évanouissent quelque part. Il ne sait faire que cela, donner des coups de reins en marche avant, en marche arrière, taper dans le fond en trois petits tours et puis s'en va.

Là est le décalage redoutable entre l'un et l'autre, qui fait le ravissement de Marc : l'entaille où il se perd, son trou où se confond sa perte en être. Tantôt aimé, puis oublié, rétabli enfin lorsque Paul revient. Où il s'écarte de la rencontre même, de l'autre, de son respect le plus simple, basique, Paul joue de Marc, jour après jour. Avec l'obstination constante et inconsciente d'avoir évité de peu le traumatisme d'un inceste depuis fantasmé, où il n'était qu'interdit, jamais traité ni sublimé, tout prêt à laisser vivre au creux de l'impossible la transgression qui n'a d'intérêt qu'à le rester. Un encrassement des plus ordinaires, sexuellement parlant, aussi peu évolué que celui de leurs aïeuls du Moyen Âge : tel est Paul, comme tant d'autres, presque tous, tel est Marc comme beaucoup d'autres autres, presque toustes.

Paul a fait de son histoire une autre affaire que la névrose, il a choisi la perversion, quand l'expérience du savoir est méprisée, au

profit de la connaissance gratuite avec la garantie du sacrifice de l'amant se croyant aimé où il reçoit des miettes déclaratives. Car Paul ne sait ni saura jamais par quelles manières subtiles les horreurs qui plaisent au sexe n'ont pas à quitter l'ombre de leur contrée pour y demeurer sans représentation esthétique. Il ne veut pas connaître ce qui sépare l'éraste et l'éromène, il ne le peut pas. Ce fameux *non-rapport sexuel* de la psychanalyse trouve ici son public, chez des Paul et leurs amant·e·s, où l'Œdipe surveillant le risque incestuel tient lieu de garantie : à l'homophilie nécessaire au contrat social, et à la répartition des pouvoirs et des dominations.

Trop compliqué, tout ça, pour Paul. Comme beaucoup il préfère ne pas savoir, parce que c'est trop compliqué pour cet homme si peu pensé.

Il a choisi, aux premiers jours de sa vie, quelle place adopter pour laisser glisser vers l'autre les renoncements qu'il se refusera toujours. Et il se croit malin, bon négociant avec le vivant, si sûr d'avoir gagné en procédant ainsi sur son chemin.

Le purin d'images des vidéos pornos, efficace à la bandaison des sexes inaccomplis, n'a pas vocation d'éduquer la masse humaine au regard. Et ça se voit, c'est un comble. Il en a tant vu, Paul, du porno pour seul imaginaire érotique, qu'il ne peut rien endosser des siècles humanisés d'avant lui qui, pourtant,

l'enseigneraient mieux que le père qu'il a eu, sur l'amour possible entre les hommes sans risquer la vie de l'autre.

C'est que l'éducation sexuelle bien engagée par le Marquis de Sade et Justine n'a pas été retenue par la Nation française lui préférant l'Évangile. Cela a des effets, encore aujourd'hui sur les misérables tentatives de l'Éducation sexuelle. Le constat est fort simple. La médiocrité affective et sexuelle est majoritaire chez à peu près tout le monde. L'ignorance sur l'impossible des sexes est préférée à son tourment. La jouissance termine d'être prise pour une substance de la réalité, ce qu'elle n'est pas. Si bien que nous perpétuons l'aliénation faiseuse des autres : l'ignorance passionnée.

Risquerions-nous quoi que ce soit de nos jouirs pour remédier à cette perpétuelle récidive, répétition névrotique d'ampleur qui voit se reconduire le démenti hétérosexuel sur le désir du père ? Freud a donné un bout de solution presque inexplorée, contrairement aux idées reçues : le fameux complexe d'Œdipe. Que malheureusement certain·e·s ont lu comme le signe du maintien nécessaire de l'interdit de l'inceste, là où d'autres ont vu où s'organise et se justifie l'hétérosexualité, et presque aucun·e la garantie de l'homophilie — et non le trop commode refoulement supposé de l'homosexualité paternelle (Laïos), loin de l'hétérosexualité hégémonique — célébrée par ce mythe, de fond en comble si l'on dépasse la réticence bourgeoise.

Nous ne cessons pas de nous enfoncer dans le brouillard sexuel humain, tout en étant persuadé·e·s de l'avoir dissipé au point d'y voir clair, pire, y repérer des changements positifs, des améliorations sociales et politiques là où il n'y a que de légères productions superficielles un peu meilleures, mais pas de modifications profondes : tout le prouve, tous les jours, tous les #metoo, tous les crimes, toutes les blessures, chaque goutte de sang.

Ainsi, Paul ne sait pas ce que le sexe lui fait, ce que ça lui fait d'être sexué. Il jouit à l'insu de son plein gré, comme presque toustes les êtres-sexué·es.

Conséquence de cela, il bêche ses partenaires comme un parterre à ensemencer. Il méprise en étant convaincu d'honorer. Il manipule avec les mots des sentiments. Il esquive les instants de vérité. Il se sert sans demander. Il ne remercie pas et réclame des louanges, T'as aimé ? Tu l'aimes ma queue, hein... dis-le ! Petite chienne.

Qui peut croire qu'il est né au tournant du 21e siècle ?
Quel échec !

Depuis le MLF, et le féminisme matérialiste d'antan, la différence des sexes célébrée dans la diversité des orientations sexuelles, jusqu'au mouvement #metoo, en passant par le

transféminisme : rien de tout cela ne l'a atteint, ni éduqué, pire, toutes ces révoltes l'ont renforcé et soutenu : quelle impasse !

Soit il est passé à côté de l'Histoire, soit il en est le produit le plus abouti. Peut-être un peu comme Marc et ses apprentissages transpédégouines des débuts du *queer*, au tournant des années 2000, de ce côté de l'Atlantique, quand il avait quinze ans, qui ne lui ont pas évité d'aller occuper la place qui l'attendait dans son fantasme, et dans les lits de ses amants : celle de la Maîtresse maltraitée. Pourtant, il en connaît un rayon Marc en matière de déconstruction, il en sait, il en a traversé. Mais là encore, il y a ce paradoxe récurrent qui vient faire contre le dit, cette ambiguïté mangeuse d'ambivalence, malgré les connaissances à disposition qui ne font pas savoirs, ni chez Paul ni chez Marc.

Les mêmes impasses se reproduisent en fractales. Restent les questions, nombreuses. À quoi servent les évolutions de mœurs si on fabrique les mêmes cons à chaque génération ? Si on refait les mêmes conneries ? Si c'est pour nourrir les mêmes fantasmes, les servir ? À quoi ça sert de produire des paroles sur le sexe si les discours qui en déterminent les normes ne sont pas déjoués, anéantis ? À quoi ça sert de performer des déconstructions identitaires ou discursives si c'est pour aller se foutre dans les mêmes impasses que par le passé, ne rien changer à l'abord de l'amour, du sexe, de l'autre ? À quoi ça sert de vouloir faire exister des réalités de fiction, des paysages utopiques ? À quoi ça sert si ça

fabrique quand même un Paul, un Marc — que l'on espère moins pire que son amant ?

Quels échecs !

Et du féminisme pour quoi faire, quoi qu'il en soit ? Pour soutenir, à la mode réactionnaire des féministes de soixante-dix la Loi rien que la Loi devant les violences faites aux femmes, en oubliant un peu vite, en faisant mine de pouvoir oublier si vite les imprégnations, les compromis, les arrangements de la Loi du Père avec celle de la société civile, leurs crimes et la nécessité de les tenir en joue, toujours pour ces bourgeoises de la rive gauche endimanchées dans leurs académies. Si sûres d'avoir encore assez de vue pour oser dire, décider pour les autres combien de féminismes existent, et désigner le plus valeureux des *deux*, elles ne comptent pas au-delà, car il n'y a que le *deux* imaginarisé, fantasmé, de la supposée différence dans ces discours-là, comme le *deux* du couple, celui de la différence des sexes, avec des airs intellectuels ou réfléchis, autorisés. Un *deux* qui singe le double en oubliant trop vite, toujours, qu'il lui faut un troisième terme pour s'équilibrer, toujours, un électron supplémentaire, le plus instable, le seul capable d'ouvrir le face-à-face morbide érigé au cœur de la cupule ou du coït. Un terme supplémentaire, sorti de l'orbite stratosphérique du mythe de la complémentarité.

Ah bah ouais, c'est compliqué ça aussi ! Et c'est exactement à cet endroit que le refus de savoir trouve son élan le plus ordinaire, C'est trop compliqué qu'on dit, qu'on pense pour s'excuser de procrastiner.

Oui, parce que non contenté·e·s d'en extraire l'essentiel à l'appui d'un matériel perverti, d'une vie matérielle démentie par le pouvoir et la domination, les ielles de ce *deux*-là en abusent, s'en repaissent. Ielles y fondent, sur ce troisième refusé qui leur ferait trop voir ce qui les fait jouir et ce qu'ielles en font, leur maturité sexuelle rêvée seule compatible du vivre ensemble. Ielles repoussent, tout simplement, l'émergence attendue de la vérité du non-rapport sexuel psychanalytique, de cette évidence éternelle d'un accord de fortune entre les sexes faute d'entente ou de possibles réels échanges dont on sait qu'ils ne peuvent exister : le langage a un coût, d'y êtres il nous sépare, et pas uniquement en deux camps, mais en chaque un·e.

Cette vérité du non-rapport sexuel, induite par l'incompréhension physique d'une expérience commune et partagée, peut-être même à un niveau quantique, pense Marc, à propos de l'espace des possibles qu'est l'inconscient qui ne connaît pas le temps. Un espace des possibles qui condamne, soumis qu'il est au langage, à la bisexualité psychique constitutive dont nous vivons — curieusement — la véritable révolution actuellement. Malheureusement, nous fermons un œil, puis les deux.

Pour Marc, s'il n'y a pas de communion totale, sauf dans les effractions folles du viol, de l'inceste, au point où Lacan l'a souligné d'un mot, c'est d'abord comme effet du refus de la bisexualité psychique constitutive telle qu'elle est vraiment, et non ce qui en a été retenu et déformé. Là-dessus aussi, Marc qui n'a pas étudié autrement qu'en autodidacte, a un avis précis et argumenté. Il faudrait relire Freud sérieusement, mais aime-t-on assez la psychanalyse pour la réinventer plutôt que la célébrer ?

Qui décide ou justifie la division, comme ces historiques combattantes, en vérité l'orchestrent et en profitent avec excès. Paul est proche, idéologiquement, culturellement de celles-là, il aime le discours éclairé des intellectuel·les reconnu·e·s par France Inter ou France Culture, Télérama ou Libération (avant). Il est l'héritier de ces pensées nourries aux évolutions d'hier trop installées dans la reconnaissance de leurs succès passés. Il est l'homme féministe d'à présent : la figure la moins féministe possible qui soit. La preuve que le féminisme n'a pas besoin des hommes ni des femmes de pouvoir, sauf pour nourrir le patriarcat.

Différemment, les trans d'à présent, cielles dit·e·s transféministes, sont la présence à la réalité de la Jouissance démentie jusqu'alors. Elle fait retour au visible par les corps où les représentations repoussées — mais conservées — viennent éclore et se donnent à voir. Les trans d'à présent incarnent

l'incommensurable du non-rapport sexuel, telle est la théorie affolée de Marc, un axe central de sa théorie protéiforme. C'est, avec beaucoup d'autres pensées, un savoir sur l'innombrable que Marc suppose exister qui le traverse et l'anime souvent au point de le faire penser à son tour, dire quelque chose sur le monde, la vie.

***

Mais revenons à Paul, une fois encore, qui glisse entre les mots. Paul est un expert ignorant de sa perversion : une de celles plus crasses que les débilités ordinaires, capables d'accomplir l'immonde en un seul tour de piste, en un coup de reins, irresponsable comme il convient, accabler l'autre du poids de l'acte, de la rencontre et du sexuel, partir comme arrivé.

Comment pourrait-il faire mieux ? Lui qui était destiné à un mariage hétérosexuel procréatif dans un pavillon de la banlieue bordelaise. Qu'un petit adultère avec une prostituée transgenre sur les bords de La Garonne a sauvé in extremis, la veille de la cérémonie, d'un engagement dont il n'aurait pas su s'extraire, ou bien à la Dupont de Ligonnès… peut-être.

Car, c'est toujours aussi une victoire, paradoxale, une sacrée prouesse, pour un gay de ce genre-là, du genre de Paul, qui n'est pas pédé pour deux sous, de parvenir à ses fins lorsqu'il doit se soulager. Une victoire pour la pulsion, plus que pour

l'épanouissement, qui trouve toujours à se satisfaire d'une manière ou d'une autre, qu'importe l'objet. Une défaite pour l'amour. Mais tentons d'être indulgent·e·s devant ces tentatives d'aimer, même dérisoires, qui jalonnent l'existence et occupent le quotidien de Paul. Il fait ce qu'il peut, et il peut peu... sans le secours de sa queue.

Sa famille est établie à Bordeaux. C'est une famille historique enrichie par les traites négrières entre le 17e et le 19e siècle. Mais bien moins riche que l'autre partie de la famille, cousin·e·s germain·e·s, partie s'établir dans les Possessions françaises d'Amérique pour devenir propriétaire terrien, activité plus rentable encore que le commerce des esclaves. Mais assez riche, cependant, pour briller et nuire à l'Humanité autant que possible en se perpétuant.

Héritier des fortunes transmises et entretenues d'une génération à l'autre, Paul vit dans l'amnésie volontaire de l'histoire familiale, il ferme un œil où elle est prise dans l'Histoire de France et celle des Colonisations, de L'Esclavage. Il préfère retenir le passé commercial, la vie de marchands transatlantiques, l'essor économique régional, le développement des échanges autour de la planète, la position d'avant-garde de ses aïeuls pionniers.

Paul a choisi son camp.

Paul est de ceux qui flattent les mérites de la Colonisation, chantent le regretté Empire à l'occasion, pour faire l'intéressant

— le temps béni des colonies, comme dans la chanson de Michel Sardou. Pas tant par convictions et questionnements, que par facilité pour évoluer dans son espace social. Les années d'études en prépa, puis celles de sa formation d'ingénieur, comme un aboutissement de ses années de rallyes bourgeois, le dimanche, avec les amis catholiques de la famille ne l'ont pas dérouté de ses coordonnées culturelles qu'il aime et qu'il défend : il n'a jamais fréquenté que ces mêmes spécimens en fin de race tout comme lui.

Comment lui faire entendre, à des siècles d'écart, que les descendant·e·s des esclaves ne sentent peut-être plus les coups de fouet, que la responsabilité mémorielle et celle historique méritent d'être appréciées subtilement, mais qu'il y a, cependant, une horreur absolue à laisser s'exprimer l'ignorance passionnée des hériter·e·s, quiels qu'iels soient, comme on laisse fuire une fosse septique en contrebas bas du terrain ? C'est un peu comme toutes celles qui se mobilisent à sauver les érections de leurs amants hétéros blancs trop éprouvés par #Metoo, Mme Sarfati leur explique, ou c'est pas la peine ?

Il est cependant jovial, d'un contact immédiat très agréable. Il a de la conversation, semble intéressé et gentil, aimable. Mais c'est un gros con, un mec néfaste par omission, coupable de crimes et de blessures involontaires. Marc le sait, au fond. Ce n'est pas très difficile à comprendre, puisqu'il s'engage toujours dans les mêmes scénarios, il reconnaît les paysages renouvelés de ses répétitions, et

ces personnages toujours pareils. Détecter le con, il commence à maîtriser un peu, mais se laisse avoir souvent.

Lorsque sa sœur est partie se battre sur des fronts humanitaires lointains dont il ne retient pas les noms, Paul s'est réjoui de rester le seul enfant auprès de leurs parents, en digne représentant de l'héritage familial, fier de son projet de descendance et de carrière. C'était plus qu'il en espérait pour assurer sa place de patriarche en espérance.

Et il s'est moqué, beaucoup, qu'elle se mette à apprendre les langues des pays qu'elle a traversés. Il trouvait ridicule d'accomplir ce chemin d'empathie bourgeoise vers le parler de l'autre, vers la langue de l'indigène, avec cette compassion dans le regard que l'humanitaire ne pouvait pas dissimuler. La frangine est assez caricaturale, elle aussi, il faut bien le dire. Presque lucide et drôle, son frère la surnomme Miss Espéranto.

Elle sauve des nègres ou des désargenté·e·s, lui encule des pédés : chacun sa cause à défendre, chacun son œuvre de charité. Qu'est-ce qu'une famille d'esclavagiste pouvait produire de mieux ? À quoi la famille Duroux de Lanval aurait-elle pu prétendre de plus, au fil de sa descendance, après les exploits commerciaux du 18e siècle et leurs six expéditions négrières ? À quoi d'autre qu'un nom de rue à son hommage pour salir le présent avec l'héritage, chier sur l'avenir en écrasant le souvenir et la mémoire ?

Ses deux sales gosses sont nommés Paul et Virginie, parce que bien sûr, leurs parents ont de l'esprit. Ils ont aimé le livre, Madame surtout, avec cette histoire d'amour entre les jeunes Paul et Virginie élevés comme frère et sœur à l'Île Maurice, alors dite l'Île-de-France, durant ce même siècle que la fortune familiale s'établit.

À croire que la mémoire de l'Histoire sait faire passer ses messages dans l'actuel. Les deux descendants désignés par leur nom des deux amants n'ont bien sûr pas la moindre idée du poids qui leur a été transmis. Ielles ne connaissent pas les fantasmes inconscients de leurs parents, ielles les portent en silence, dans l'ignorance entretenue de leur aveuglement et surdité.

Et avec ça, deux gueules d'anges bien peigné·e·s. Et l'air riche, plus l'air *pas fait exprès*, plus l'air *on pouvait pas savoir*.

Ielles font le bien, parce que leurs parents leur ont dit qu'ielles faisaient le bien. C'est dire qu'ielles ont poussé l'exploration du monde et de la vie des autres à peu près aussi loin que le seuil de la porte d'entrée du pavillon familial. Même avec les soirées Théma d'Arte à la télévision, ielles auraient pu aller mille fois plus loin qu'ielles ne l'ont fait dans toute leur vie. Ignares, incultes, et incompétent·e·s en tout, Paul et Virginie sont deux tâches. Mais deux entachés garantis par l'État, la Culture, la France.

C'est peut-être à parcourir ces héritages et transmissions que Paul s'emploie dans cette dimension où l'autre ne sera pas

rencontré. Jamais. Ni par l'histoire familiale, ni par celle des corps, ni celle des mœurs. Ces héritages, ces mémoires entretenues et transmises, avec l'amour qui convient à les porter plus loin, dans le temps à vivre de cette Humanité colonisée par ses descendances promises.

Ah, la Famille ! Quelle invention.

Cette soi-disant porte d'entrée vers la vie en société. Mais quelle société ?

Marc n'est pas de ceux-là, de ceux qui peuvent tourner la tête dans le sens du vent qui les caresse le mieux, ou le plus. Marc est de ceux qui ne peuvent pas ne pas regarder ce qui les a fait, les a convoqués, les a désirés depuis l'Histoire récente à quoi il doit rendre ce regard où il est né, où il parut à ses parents.

Marc et Paul sont deux actualités, incontestablement. L'un paraît justifier que l'on ait fondé, un jour, des centres de thérapie familiale, et l'autre atteste de l'enfant symptôme qui souffre sans guérir la famille qui l'a fait.

Ce qui s'apprécie et se vérifie, d'une certaine manière, dans le vœu d'enfant que la présence de Paul fait surgir à la pensée de Marc. Dès la première seconde, il a pensé qu'il pourrait faire un enfant avec ce Paul. Cette conviction, ce savoir brut qui jaillit ainsi au corps et à l'esprit est une affaire étrange. Est-ce de l'instinct, choix du meilleur reproducteur possible, sélection des gamètes ? Ou le mouvement des fantasmes inconscients qui décident des qualités à honorer pour une futile éternité ?

Le désir d'enfant n'est pas une affaire d'instinct ni de nécessité naturelle. Il est tout bonnement un désir pervers bien ordinaire, où la revanche du fantasme contre sa nature préside au passage à l'acte le plus banal au détriment d'un·e autre.

Depuis le temps que l'espèce humaine peut se convaincre qu'elle a plié le *game*, dépassé toutes les limites planétaires, qu'elle n'a plus à se mobiliser outre mesure pour soutenir son expansion face à la Nature, chacun·e de ses membres aurait pu se détendre sur ses gamètes et leurs destinées. Mais non, car il faudrait s'occuper à autre chose, en suivant cette voie, de ce que le réel nous fait par-delà les limites de la Nature — entre autres. À cela nous renonçons, par confort et feignantise. Risquer les conditions connues des jouissances pour cesser de les soutenir en l'état, nous nous y refusons : même si tout démontre la nécessité des transformations d'envergure utiles à la survie des toustes. Car affronter le réel serait d'observer qu'avoir plié le *game* nous conduit, aveugles consentant·e·s, à *l'over* final de n'avoir pas tenu compte de l'irréel, méprisé l'inouï, refusé le texte.

L'espèce humaine a remporté ce qu'elle a pris pour une bataille, et elle disparaîtra à la fermeture de ce champ. Qu'on se le dise, puisqu'on le sait : nous sommes né·e·s vers la fin du monde.

Paul pourrait le mettre enceint, à condition de ne pas avoir à y penser. Puisqu'il vaut sans doute mieux de ne pas trop penser à ce que l'on fait quand on risque de faire un·e enfant·e, d'une part. Et

surtout pour laisser Paul ignorant de ses déterminants et ses désirs qui pourraient l'accabler de honte, ou le frapper de culpabilité s'il les pensait.

D'autant que leur relation n'est ni régulière ni harmonieuse. C'est sans aucun doute une condition idéale pour enfanter — que ça aille mal dans le couple —, contrairement aux idées reçues, mais pas contre les faits.

En attendant que tout cela se débrouille et s'éclaircisse un peu, peut-être un jour, l'histoire d'amour de Marc et de Paul est exemplaire de toutes, pour d'autres raisons encore. En ce qu'elle ne peut pas mieux aboutir qu'à la génération nouvelle dans la douleur des héritages passés non reconnus, démentis. Un modèle de transmission générationnelle comme ils en existent des milliards sur cette Terre. Un accomplissement de la tradition, la génération des modèles à suivre.

Marc ne savait pas déjà son nom qu'il voulait déjà avoir un enfant de lui. Mieux que cela, il savait, il a su à l'instant de le voir, avant de l'entendre, qu'il répondrait, grâce à lui, à son projet de toujours : être une mère comme un Homme.

Il ne savait pas son nom qu'il savait déjà qu'un enfant l'attendait du côté de cet homme-là. Non celui de l'union imaginaire de la mère et du père en lui, mais bien celui que ce Paul fut en son temps d'enfance, avec quoi il a instantanément séduit Marc en lui adressant cette trace historique du maternel en

son coeur : l'absence reflétée du regard de la mère, à la surface de son œil.

Et des questions, toujours.

Pourquoi « enceint », se demande Marc, et non « enceinte » ? Car après tout, si enceinte il y a c'est bien que le corps matriciel se promeut en enceinte, de protection et d'accueil, de l'embryon, de l'enfant à naître. Pourquoi offrir cette enceinte aux accords de genre de la grammaire, et se retrouver embourbé·e·s dans ces nuances stériles ? Un homme peut être aussi matriciel qu'une femme : les deux peuvent être enceintes parce que la grossesse n'a rien de féminin, n'a jamais rien eu de féminin. C'est une affaire de femelles, pas de femmes. Sinon toutes les femmes devraient devenir mères et dieu merci un certain nombre d'entre elles savent y renoncer. Tout comme la production de spermatozoïdes n'a jamais rien eu de masculin au sens des genres. C'est une affaire de mâles et de congélateurs, pas celle des hommes.

Ainsi Marc était tout à fait, pour toujours, amoureux.

Ses grossières agitations au réveil, le lendemain de leur rencontre, illustrent sa vaine tentative d'échapper à quelque chose qui ne peut se nommer et qui donc, avec et contre lui, a déjà décidé de son avenir, inéluctable sauf à reconnaitre et explorer les pointes obscures et inconscientes de son désir, de son fantasme à traverser pour ne pas le laisser seulement s'exécuter et lui avec.